
#13
ABBÉ JEAN VIGNON
LE PÈRE CHAMPAGNAT
1789-1840
28473
× 314
113892
28473
419

AVANT-PROPOS

Dans l'Evangile du septième dimanche après la Pentecôte, Notre Seigneur rappelle que c'est aux fruits que l'on juge la valeur d'un arbre : un arbre mauvais donne de mauvais fruits ; un arbre bon donne de bons fruits.

Pour l'homme c'est la même chose : si un homme passe sa vie à faire du bien, c'est qu'il est un homme bon selon le cœur de Dieu. Et si le bien qu'aura fait cet homme durant sa vie se continue après sa mort, se multiplie et s'étend jusqu'aux extrémités de la terre, cet homme est un homme excellent au regard de Dieu. Sa vie mérite d'être connue, étudiée, imitée. C'est le cas du Père Marcellin Champagnat, Fondateur de l'Institut des Petits Frères de Marie qu'on appelle aussi « les Frères Maristes ».

Marcellin Champagnat est né à l'aube de la Révolution française ; son enfance s'est passée en pleine époque de troubles où, selon la parole de sa tante Marie, « les hommes peuvent devenir plus cruels que les bêtes ». Les églises étaient détruites, les prêtres étaient traqués, beaucoup mouraient martyrs. Assister à la messe, faire bénir un mariage, donner asile à un prêtre, c'était crime punissable de mort.

Marcellin a été élevé à la dure. Ses parents, avec la grâce de Dieu, ont fait de lui un enfant courageux, opiniâtre au travail, mais aussi un enfant qui, de même que son contemporain le petit

Jean-Marie Vianney, le futur curé d'Ars, tempérait ce qu'il y aurait eu de dureté dans son caractère par une filiale et tendre dévotion envers Notre Dame.

Devenu prêtre, après avoir eu à vaincre bien des difficultés, (mais pour un cœur vaillant les difficultés sont faites pour être vaincues !) il constata le délaissement dans lequel se trouvait la plupart des enfants. Pas de maîtres, pas d'écoles, pas de catéchisme ; personne pour s'occuper d'eux. Bien peu savaient lire.

L'enfance, c'est l'avenir. Comme en cette même époque, le Père Chaminade à Bordeaux, Sainte Madeleine-Sophie Barat en Bourgogne, Sainte Jeanne-Antide Touret en Franche-Comté, Sainte Emilie de Vialar dans le Rouergue, l'abbé Champagnat comprit vite que la tâche la plus urgente pour rendre le monde plus heureux et meilleur, c'était d'aider les parents à élever chrétiennement leurs enfants, et pour cela de former des âmes religieuses qui se consacreraient entièrement à l'éducation et viendraient compléter la formation donnée au foyer. C'est l'origine des Petits Frères de Marie qui sont maintenant répandus à travers le monde entier :

Sans parler des 4.600 qui s'y préparent,
8.000 Frères font aujourd'hui la classe à
220.000 élèves dans
620 écoles, à travers
52 pays, y compris les pays de mission.

Voilà les fruits du bon arbre que fut Marcellin Champagnat...

Lis cette belle histoire ; elle t'aidera à devenir, toi aussi, un « arbre bon », c'est-à-dire à faire de ta vie, pour le Seigneur et pour tes frères les hommes, quelque chose de beau.

Gaston COURTOIS
(Jacques Cœur)
Aumônier général des Cœurs Vaillants et
Ames Vaillantes de France.



1 Jean-Claude est un garçon de douze ans qui fréquente l'école de sa paroisse. Cette école est tenue par les Frères Maristes : ils sont déjà depuis longtemps dans le pays, puisque le papa de Jean-Claude a été aussi leur élève, lorsqu'il était enfant. Ainsi se succèdent les générations d'écoliers. Comme son père autrefois, Jean-Claude aime bien aller en classe. Cette année, il prépare son certificat d'études et il travaille de tout son cœur, rivalisant d'ardeur avec ses camarades, car il veut prendre la vie au sérieux.



2 Le professeur de Jean-Claude s'appelle Frère Gérard. Il est encore relativement jeune et il s'occupe de ses élèves avec beaucoup de dévouement, s'efforçant de les intéresser par tous les moyens. C'est ainsi que, pour les aider à apprendre la géographie, il a suggéré (à ceux qui le voudraient) de commencer une collection de timbres. Il a même proposé aux enfants de les mettre en rapport avec des écoliers d'autres pays pour faire avec eux des échanges. Jean-Claude et plusieurs camarades ont été tout de suite d'accord en vue de réaliser le projet.



3 Cela n'a pourtant pas manqué de les étonner un peu. Comment Frère Gérard peut-il connaître ainsi des gens à travers le monde ? Mais celui-ci leur en a vite donné l'explication : les Frères Maristes ont des écoles dans de nombreux pays. Il suffirait donc d'écrire pour demander s'il y aurait, parmi les élèves de ces écoles lointaines, des amateurs intéressés par l'offre. C'est ce qui a été fait. Quelques semaines plus tard, Jean-Claude et ses amis avaient trouvé des correspondants au Mexique, à Ceylan, en Australie, à Madagascar.



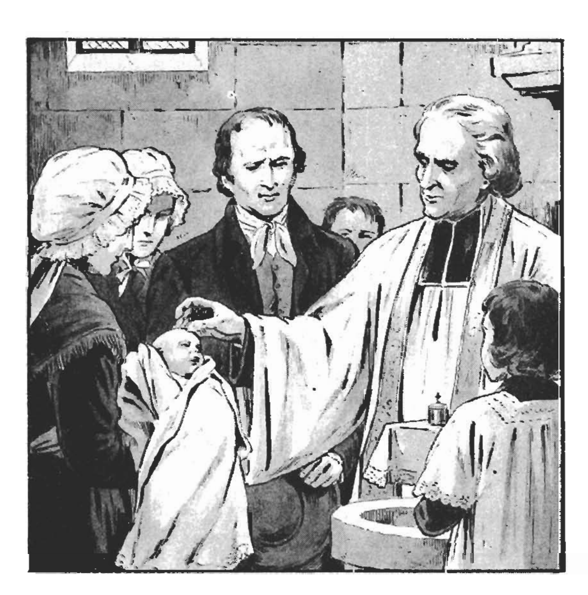
4 Et ce n'était que le commencement car Frère Gérard a énuméré toute une liste d'autres pays avec lesquels on pourrait encore prendre contact. « Il y a donc des Frères Maristes dans tous les coins du monde ? » ont demandé les garçons. — « Mais oui ». — Alors, Jean-Claude a posé la question : « Comment cela a-t-il pu se faire ? » Pour toute réponse, Frère Gérard a évoqué ce que Jésus avait dit autrefois en parabole : une minuscule semence, le grain de sénevé, peut devenir un grand arbre, et les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches.



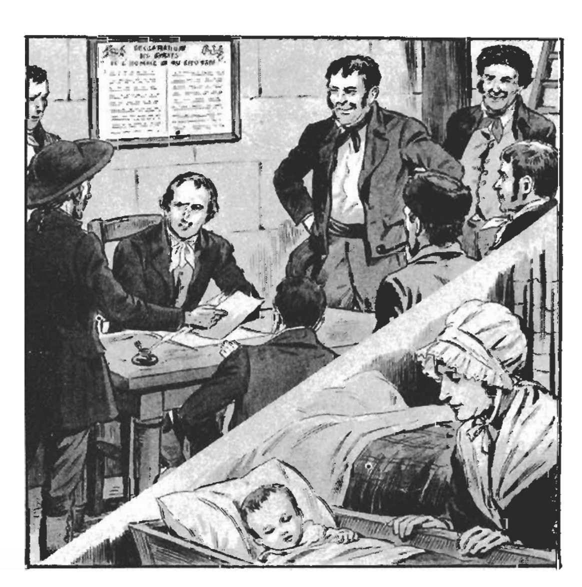
5 Cela, c'est toute l'histoire de l'Eglise, avec ses humbles débuts au jour de la première Pentecôte. C'est celle aussi de certaines initiatives apostoliques bénies par Dieu pour être au service de l'Eglise. Lorsque la grâce divine fait son œuvre, la petite graine jetée en terre par un humble fondateur peut connaître une croissance extraordinaire. Tel fut le cas pour l'Institut des Petits Frères de Marie, plus communément appelés « Frères Maristes », à l'origine desquels fut le Vénérable Père Champagnat. Toute simple qu'elle soit, l'histoire vaut la peine d'être racontée.



6 Or donc, il y avait une fois une famille campagnarde qui comptait de nombreux enfants, cinq garçons et cinq filles. L'avant-dernier s'appelait Marcellin. Il était né le 20 mai 1789, juste au début de la Révolution Française. La famille Champagnat habitait une ferme située au hameau du Rosey, sur la paroisse de Marlhes, entre Saint-Etienne et Le Puy, en France. C'est une région montagneuse, dont le point culminant est le Pilat, pays relativement rude où s'amoncelle la neige durant l'hiver.



7 Les Champagnat étaient des chrétiens dont la foi solide maintenait les plus pures traditions. C'est pourquoi le jeune Marcellin fut baptisé le lendemain même de sa naissance, et l'on ajouta à son premier prénom ceux de Joseph et de Benoît. Il eut pour parrain le frère de sa maman, Marcellin Chirat, et pour marraine une cousine, Marguerite Chatelard. Le prêtre qui fit le baptême était l'Abbé Allirot, curé de Marlhes. Ce jour-là, les cloches carillonnèrent joyeusement en l'honneur du nouveau petit chrétien. C'était d'ailleurs la fête de l'Ascension.



8 Le garçon avait de qui tenir. Son père, Jean-Baptiste Champagnat, était un homme fort estimé dans le pays. Il possédait une certaine instruction, et volontiers, alentour, on recourait à ses conseils pour trancher les difficultés ou les querelles entre voisins. En 1797, il fut même nommé chef de la municipalité de Marlhes. Quant à la mère, née Marie Chirat, c'était une parfaite maîtresse de maison, une charitable voisine. Elle était très pieuse, ayant une dévotion spéciale à la Sainte Vierge. Elle veillait soigneusement à l'éducation de ses enfants.



9 Au foyer des Champagnat, il y avait aussi une tante, nommée Marie. Tante Marie était une ancienne religieuse que la persécution des révolutionnaires avait chassée de son couvent. Il lui arrivait parfois de faire allusion aux tragiques événements qu'elle avait vécus. Un jour, le petit Marcellin lui avait naïvement demandé : « Ma tante, est-ce que la Révolution est une personne ou une bête ? » Et la brave femme, songeant à toutes les horreurs que souffrait alors la religion, avait expliqué au bambin que parfois les hommes peuvent devenir plus cruels que des bêtes.



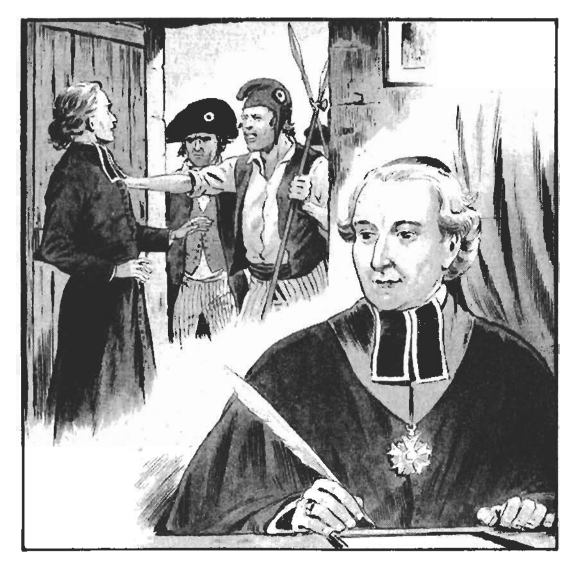
10 Dès que ce fut possible, Marcellin fréquenta l'école. Mais il était très timide. Un jour qu'il avait été désigné pour sortir de son banc et lire à haute voix, un autre camarade se présenta à sa place, sans avoir été appelé. Le maître ne trouva pas cela à son goût et, pour punir ce garçon, il le gifla brutalement. Témoin de la scène, Marcellin en fut très affecté et il en garda le souvenir toute sa vie, persuadé que la violence est le pire des défauts pour un maître d'école.



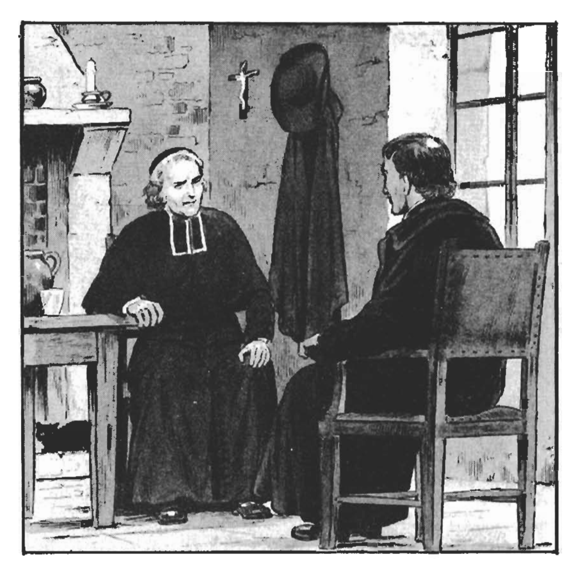
11 Une autre fois, alors qu'il suivait le catéchisme pour se préparer à la première communion, le catéchiste s'était moqué d'un enfant étourdi, en lui donnant un surnom. Le résultat fut que tous les camarades se mirent désormais à l'appeler ainsi et que le garçon n'osa plus venir avec eux. Cela encore avait révolté le cœur du petit Marcellin. Plus tard, comme on le verra, lorsqu'il dut à son tour former des Frères enseignants, il les mit toujours en garde contre le danger de donner des surnoms aux élèves.



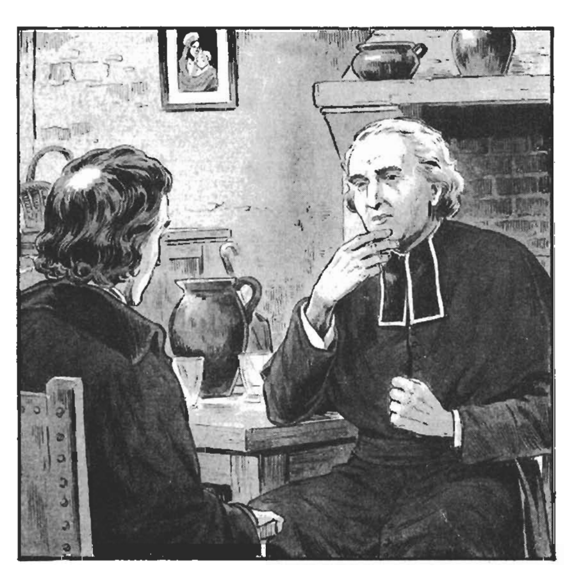
12 Pourtant, à cette époque de son enfance, Marcellin n'avait aucune idée de la vocation à laquelle Dieu devait l'appeler. Il songeait tout simplement à devenir cultivateur, comme son père. Déjà celui-ci l'avait initié aux divers travaux de sa profession ainsi qu'aux tâches variées qu'exige l'entretien d'une ferme : maçonnerie, menuiserie, etc... A quatorze ou quinze ans, le garçon se souciait même de gagner un peu d'argent, en élevant des agneaux pour les vendre, et se constituer ainsi une petite cagnotte qu'il mettait soigneusement en réserve.



13 La France venait à peine de sortir d'une période fort troublée. Bien que la région de Marlhes eût été relativement préservée de la persécution religieuse, la Révolution Française avait fait de nombreux martyrs parmi les prêtres à travers le pays. Après la tempête, la désorganisation était grande. Le diocèse de Lyon, dont dépendait la paroisse de Marlhes, reçut alors comme archevêque un oncle de l'empereur Napoléon 1er, le cardinal Fesch. Celui-ci se préoccupait fort de trouver de nouvelles vocations sacerdotales.



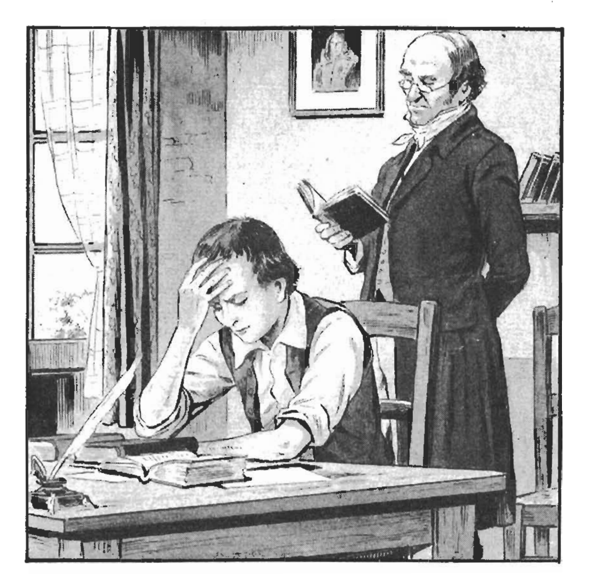
14 En effet, beaucoup de paroisses du diocèse étaient alors privées de prêtres. Le cardinal avait chargé son vicaire général, Monsieur Courbon, de faire face à cette difficulté, en s'efforçant d'organiser le recrutement des séminaristes. Un jour, un professeur du séminaire, envoyé par lui, eut l'occasion de rendre visite au curé de Marlhes. « Ne connaîtriez-vous pas, parmi vos jeunes paroissiens, quelques garçons de familles chrétiennes que Dieu pourrait appeler au sacerdoce ? Nous en avons tant besoin pour combler les vides !... »



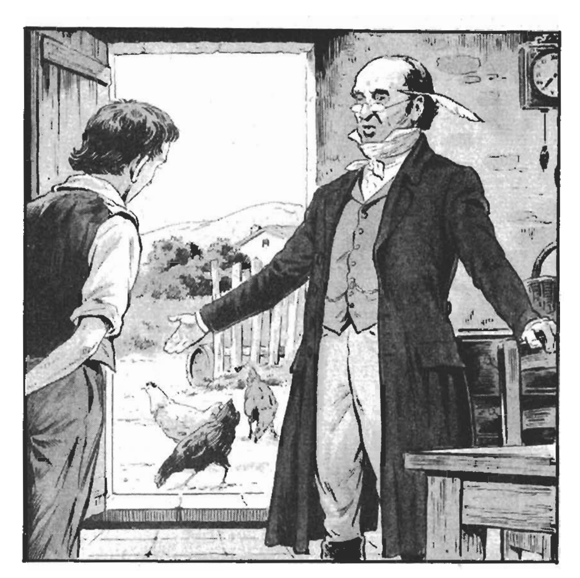
15 Le curé de Marlhes, sans trop réfléchir tout d'abord, répondit qu'il ne voyait vraiment personne pour qui la question pût se poser. Finalement, il déclara : « Peut-être y aurait-il la famille Champagnat, qui compte plusieurs garçons capables de faire des études. Pourtant, je n'ai jamais entendu dire que l'un d'eux ait envie d'apprendre le latin. Mais ce serait tout de même à voir. Vous devriez essayer de passer chez eux. » Le prêtre se rendit donc au hameau du Rosey, où Monsieur Champagnat le reçut avec cordialité.



16 Lorsque celui-ci apprit le but de la visite, il manifesta un certain étonnement. L'aîné des garçons, interrogé, avoua qu'il n'avait guère envie de devenir prêtre. Le cadet, pressenti à son tour, fit la même réponse. Quant au petit Marcellin, il n'osait rien dire. Mais l'abbé, l'ayant pris à part, eut avec lui un moment d'entretien, qui lui laissa une excellente impression. « Le Bon Dieu veut certainement appeler cet enfant au sacerdoce », pensa-t-il. Son intuition ne l'avait pas trompé.



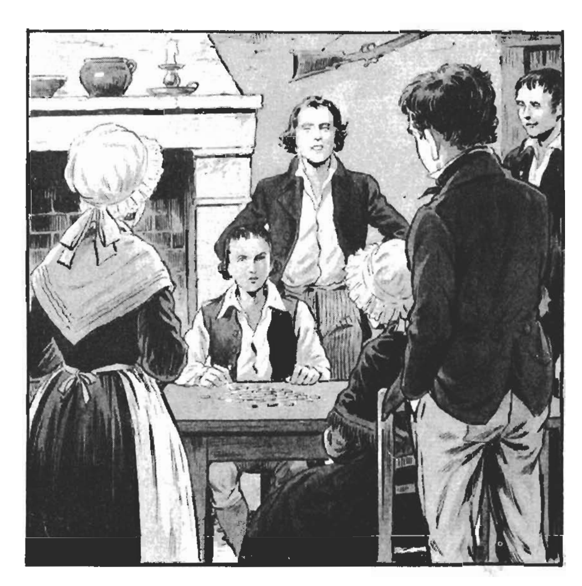
17 Pour Marcellin, c'était une perspective toute nouvelle. Néanmoins il eut vite fait de l'envisager avec décision. Ses parents, sachant qu'il avait peu de dispositions pour les études, essayèrent bien de le faire changer d'avis, mais ils n'y réussirent pas. Puisque la résolution semblait sérieuse, il fut donc convenu que le garçon commencerait à apprendre le latin auprès d'un beau-frère, Monsieur Arnaud, qui était instituteur dans une paroisse des environs. Marcellin passa un an chez lui, et il se mit à l'étude avec courage.



18 Hélas ! malgré ses efforts, il n'arriva pas à un résultat bien brillant. Aussi Monsieur Arnaud en vint à se demander si c'était vraiment raisonnable de poursuivre l'essai. Il finit même par se persuader que Marcellin se faisait illusion, qu'il était incapable d'acquérir la science nécessaire au sacerdoce. Il s'efforça donc de décourager le garçon. Mais celui-ci, malgré la difficulté qu'il éprouvait, restait fermement résolu, et il priait Dieu avec ferveur de lui venir en aide pour lui permettre de réussir.



19 Entre-temps, son père était mort, à l'âge de 49 ans. La maman restait donc seule à décider du sort de Marcellin, en ce qui concernait son désir d'entrer au petit séminaire. La brave femme était fort perplexe. Certes, elle aurait été heureuse qu'il pût devenir prêtre. Elle envisageait même avec courage les sacrifices que cela lui demanderait. Mais était-ce vraiment la volonté de Dieu ? Marcellin, lui, semblait en être sûr. Avec insistance, il suppliait sa mère de commencer à préparer son trousseau de séminariste.



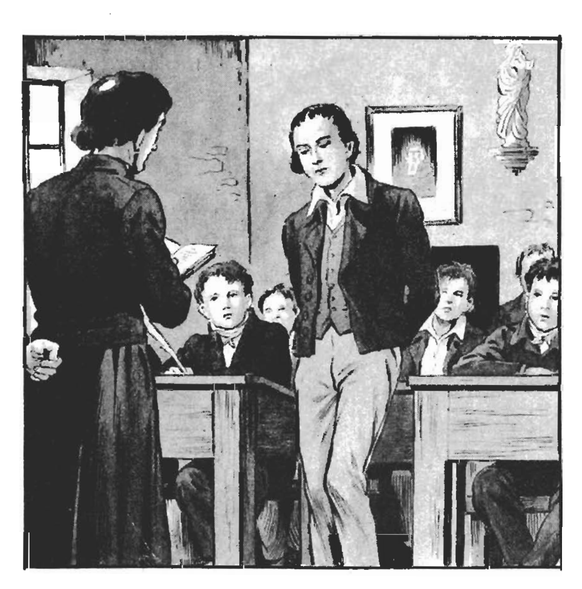
20 Ce trousseau ne manquerait pas d'occasionner une certaine dépense, car il fallait acheter des vêtements et du linge. Mais le garçon avait prévu la difficulté, et il ne voulait pas que sa famille en supportât les frais. Naguère, en faisant l'élevage et le commerce des agneaux, il avait mis de côté une somme assez rondelette. C'était le moment ou jamais de l'utiliser. Il recourut donc à sa tirelire, heureux ainsi de prouver qu'il était capable de se conduire comme un homme.



21 Une si raisonnable attitude fit tomber les dernières objections et son inscription fut demandée au petit séminaire de Verrières, pour la rentrée d'octobre 1805 (Verrières est situé près de Montbrison). Au lendemain de la période révolutionnaire, la fondation du séminaire était encore toute récente, et l'installation laissait bien à désirer : pour dortoir, une simple grange, où l'on accédait par une échelle. Cette année-là, il y avait une cinquantaine d'élèves, dont s'occupaient trois professeurs.



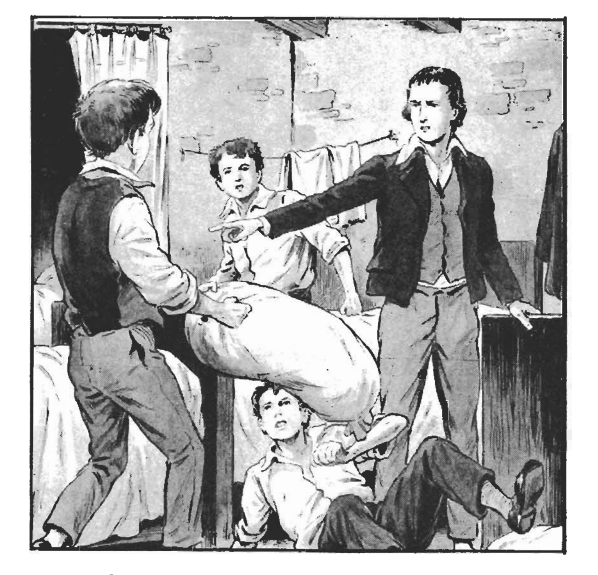
22 Les débuts de Marcellin à Verrières furent assez pénibles, du fait de sa timidité. Il avait dix-sept ans, alors que la plupart de ses camarades étaient beaucoup plus jeunes que lui. Ceux-ci, le voyant si grand, si en retard pour les études et un peu gauche dans ses manières, lui jouaient parfois de vilains tours ou se moquaient de lui, sans doute plus par étourderie que par méchanceté. Mais cela ne dura pas longtemps. La gentillesse de Marcellin et son application au travail lui attirèrent bientôt le respect et l'estime de tous ses camarades.



23 Il n'ignorait pas les limites de ses moyens pour les études, ayant déjà ressenti la difficulté lorsqu'il apprenait seul le latin chez Monsieur Arnaud. Maintenant qu'il devait affronter des condisciples plus avancés que lui, quoique moins âgés, le danger de découragement aurait pu l'éprouver davantage. Mais, bien humblement, il acceptait la situation. C'était pour lui une raison de plus de mettre toute son ardeur au travail, même si le succès ne venait pas couronner les efforts qu'il faisait.



24 Il ne se contentait pas d'étudier durant les heures prévues pour cela. Au dortoir, son lit était un peu isolé des autres, dans une sorte d'alcôve. Lorsque tous ses camarades étaient endormis, il s'arrangeait donc pour ouvrir de nouveau ses livres et apprendre ses leçons du lendemain, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Evidemment, une telle habitude ne manqua pas d'avoir quelque répercussion sur sa santé, mais aussi elle contribua à lui faire réaliser de notables progrès.



25 Ce travail en veillée lui était d'ailleurs facilité par le fait qu'il était chargé de la surveillance du dortoir. C'était là une marque de confiance de la part de ses supérieurs, et il la méritait bien. Tout d'abord, il s'était jugé lui-même fort incapable de remplir un tel rôle, craignant que ses camarades ne voulussent pas reconnaître son autorité. Il avait accepté pourtant, et l'expérience avait été concluante. Même les étourdis et les « chahuteurs » étaient gagnés par la fidélité avec laquelle il s'acquittait de sa fonction.



26 En effet, s'il n'avait pas pour lui le prestige d'être un brillant élève en classe, du moins s'imposait-il à tous par son tempérament sérieux, et surtout sa profonde piété. A cette époque, l'on n'osait pas communier très fréquemment, mais Marcellin avait obtenu de son directeur de conscience la permission de le faire au moins tous les dimanches. Il aimait beaucoup les offices liturgiques. Toutefois, il ne se contentait pas des exercices en commun, et souvent on le voyait prier seul, pendant les récréations, auprès du tabernacle.



27 Il avait aussi une grande dévotion envers la Sainte Vierge, heureux de voir qu'elle était spécialement en honneur dans la maison de Verrières. Il savourait avec ferveur les instructions qui parlaient d'elle, au cours des réunions consacrées à développer le culte marial parmi les séminaristes. Futur fondateur des Frères Maristes, Marcellin Champagnat, dès cette époque, voulait faire à la Mère de Dieu une grande place dans sa vie. Deux autres saints avaient également sa vénération : saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse, et saint François Régis, apôtre de la région.



28 L'exemple entraîne, et Marcellin, sans s'en douter, exerçait une heureuse influence sur ses camarades. Sa parole était non moins persuasive, lorsqu'il avait l'occasion d'entrer en confidence avec quelqu'un d'entre eux. Une fois, un condisciple s'était découragé à la suite d'une punition qu'il jugeait imméritée, et il songeait même à s'en retourner définitivement chez lui. Ce fut auprès de Marcellin qu'il se réconforta, celui-ci lui ayant rappelé que le Christ, Lui aussi, avait souffert et était mort en croix pour des fautes qu'Il n'avait pas commises.



29 Au mois d'octobre 1813, Marcellin fut admis au grand séminaire de Lyon. Il avait alors vingt-quatre ans. Sa maman n'eut malheureusement pas le bonheur de le voir franchir cette étape vers le sacerdoce, car elle était morte trois années plus tôt. Au séminaire, le jeune homme se classa immédiatement parmi les plus édifiants élèves. Il avait, certes, à continuer ses efforts pour faire face aux exigences de l'étude, mais il visait aussi à affermir en lui toutes les vertus nécessaires à un futur prêtre, en luttant courageusement contre ses défauts.



30 Entre autres choses, il avait remarqué que l'orgueil avait parfois tendance à prendre trop de place dans ses pensées ou ses paroles. Il avait donc résolu de s'imposer volontairement une pénitence, chaque fois qu'il se laisserait aller à une faute de ce genre. Dans les conversations, il évitait de parler de lui, s'intéressant plutôt à tout ce que disaient ou faisaient les autres, sans jamais les mal juger. Ainsi, sa charité pour ses confrères était pleine de délicatesse, et il s'était fixé pour règle de n'avoir aucune préférence dans ses amitiés, voulant témoigner à tous une égale sympathie.



31 Il s'ingéniait aussi à rendre service. Quand on est en communauté, les occasions sont nombreuses, mais trop souvent l'on n'y pense pas, et il est facile de vivre en égoïste. Ce n'était pas le cas de Marcellin. En particulier, il avait remarqué le plaisir qu'on peut procurer à un confrère malade, en venant prendre de ses nouvelles pour voir s'il a besoin de quelque chose, une commission à transmettre à tel ou tel, un objet à se faire apporter, ou tout simplement les soins d'infirmerie à recevoir.



32 Le rôle de sacristain attirait également son dévouement. Pendant les récréations, il était toujours volontaire pour donner un coup de main à la décoration des autels, ce qu'il faisait avec beaucoup de goût. Des tâches encore plus humbles avaient sa prédilection : par exemple, le balayage de la chapelle ou l'époussetage des bancs. Il accomplissait cette besogne plus souvent qu'à son tour, trouvant là une bonne occasion d'être en présence du tabernacle et de prier en travaillant.



33 De son séjour au séminaire, Marcellin Champagnat a dit que cette époque avait été la plus heureuse de sa vie. Ainsi passaient les semaines et les mois, presque trop vite à son goût. Mais lorsque revenait le temps des vacances, le séminariste retrouvait avec joie le petit hameau du Rosey, et il n'était pas embarrassé pour organiser son programme d'occupations, afin de rester parfaitement dans la ligne de sa préparation au sacerdoce. Il s'était imposé un règlement, auquel il sut toujours être fidèle.



34 Le matin, il n'était pas question de paresser au lit. D'ailleurs, à la campagne on se lève tôt et le chant du coq de la ferme se charge de réveiller les gens. Chaque jour, dès cinq heures, Marcellin était sur pied. De la maison du Rosey, l'on apercevait au loin le bourg de Marlhes, avec son église. Pour le séminariste, c'était comme un appel. Il se mettait donc en route afin d'entendre la messe. Tout en dévalant le sentier dans le calme matinal de la campagne, il lui était facile de laisser son esprit s'élever jusqu'à Dieu.



35 En revenant du village, après la messe, Marcellin ne perdait pas son temps à flâner. Au cours de la matinée, il se ménageait au moins une heure, parfois davantage, pour revoir ses livres et cahiers du séminaire, estimant nécessaire de s'entretenir ainsi à l'étude, même pendant les vacances. Ce travail lui était facilité par le fait que, dans la ferme du Rosey, on lui avait laissé une petite chambre où il se retrouvait bien tranquille. Une modeste table de bois, installée contre le mur, lui servait de bureau.



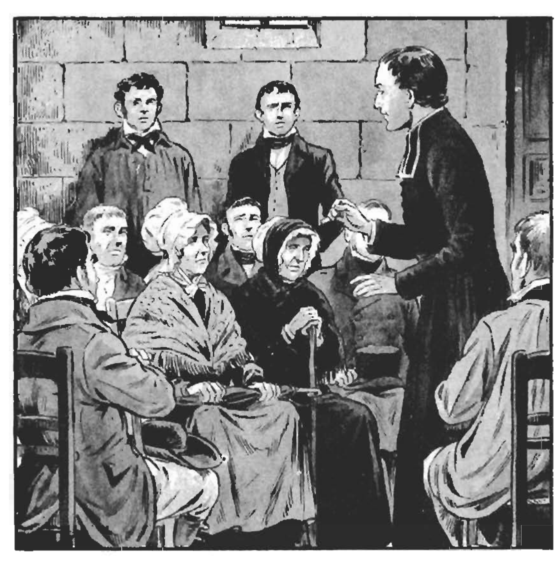
36 C'est que, dans la famille, il était désormais considéré comme celui dont Dieu avait fait son choix, et l'on était fier de penser qu'il serait bientôt prêtre. Tout naturellement, on lui réservait le rôle de dire à table le « Benedicite » et de diriger la prière du soir en commun. Sans doute tante Marie était-elle encore là, ainsi que plusieurs des frères et sœurs. D'ailleurs Marcellin ne manquait pas, au cours de la journée, de s'intéresser aux travaux de la ferme et d'en prendre sa part, en bon fils de paysan qu'il était.



37 Mais aussi sa qualité de séminariste ouvrait pour lui des perspectives d'activités que son zèle ne tarda pas à découvrir. Lui qui, plus tard, devait vouer spécialement sa vie à former des éducateurs d'enfants, il pensa dès cette époque à s'occuper des petits gars d'alentour, dans ce coin de campagne où il passait ses vacances. Il prit donc l'habitude de leur donner rendez-vous à la ferme du Rosey et de les réunir dans sa chambre pour leur apprendre le catéchisme. La pièce était étroite, et les gamins avaient vite fait de la remplir, en se serrant comme ils pouvaient.



38 Un jour, pour donner aux enfants l'idée des missions, il prit une pomme et expliqua : « Supposons que cela représente le globe terrestre. Nous autres, nous sommes ici, à cet endroit-là de la pomme. Mais si l'on pouvait ,percer la terre comme on perce ce fruit pour le traverser, de l'autre côté on trouverait de pauvres hommes qui ne connaissent pas encore le bon Dieu. » Parmi les garçons présents à cette leçon de catéchisme, il y avait un bambin, à peine âgé de six ou sept ans, qui devait devenir plus tard Monseigneur Epalle, évêque missionnaire en Océanie, et qui fut massacré par les sauvages.



39 Non content d'instruire les enfants, Marcellin songea bientôt à organiser aussi quelque chose pour les grandes personnes. On vit donc le séminariste, d'accord avec le curé de Marlhes, réunir les braves gens après les offices du dimanche pour leur parler des grandes vérités de la foi, leur apprendre à mieux suivre la messe, à s'unir davantage au Christ. Il faisait cela bien simplement, et il y mettait une telle conviction que ses auditeurs en étaient impressionnés. Et cela les encourageait à vivre en meilleurs chrétiens.



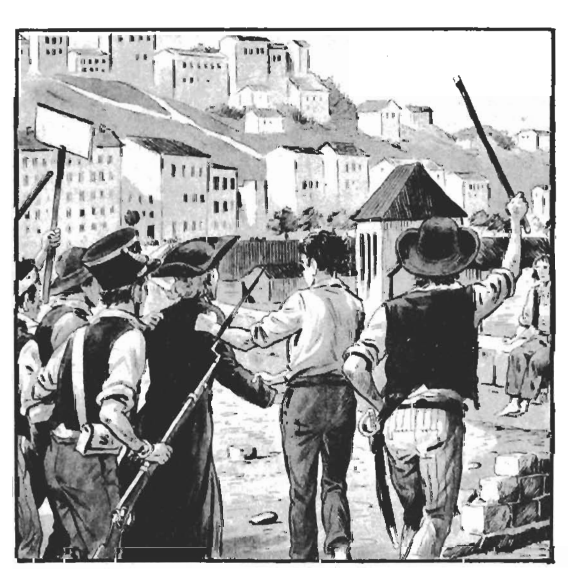
40 D'ailleurs, Marcellin mettait lui-même en pratique ce qu'il disait. Etre chrétien, c'est avant tout avoir beaucoup d'amour dans son cœur et, pour prouver qu'on aime Dieu, il faut savoir aimer son prochain. Lorsqu'il entendait parler d'un malade aux environs, il allait lui rendre visite pour lui apporter un peu de joie. Ou bien c'était quelqu'un qu'il savait dans la peine, ayant besoin de réconfort. Alors il se hâtait de se rendre auprès de lui, et chaque fois sa démarche faisait l'effet d'un rayon de soleil.



41 Marcellin s'entraînait à pratiquer la mortification, se montrant très dur pour lui-même dans sa façon de vivre. Par exemple, il n'hésitait pas à s'imposer des privations de nourriture, surtout lorsqu'il estimait avoir à réagir contre un simple attrait de gourmandise. Un jour, dans la campagne, comme il passait sous un cerisier, son premier mouvement fut de cueillir une cerise. Mais, l'ayant à peine mise dans la bouche, il se hâta de la rejeter, et l'écrasa d'un coup de pied énergique, repoussant ainsi la tentation.



42 Parvenu en troisième année de théologie, le séminariste eut une épreuve de santé, due sans doute à l'excès de travail et aux austérités qu'il s'imposait. Il fut donc obligé d'interrompre ses études et de prendre plusieurs mois de repos. Le bon air de sa campagne natale ne tarda pas à le remettre « en forme ». Toutefois, au cours de ces vacances forcées, il se garda bien de rester oisif : à défaut de ses livres, qui lui étaient interdits par le médecin, il sut s'occuper utilement aux travaux de la ferme.



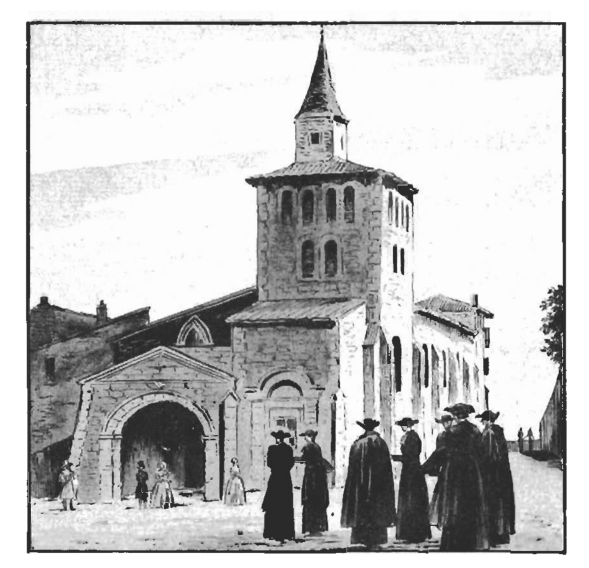
43 Puis lorsqu'il fut bien rétabli, il retourna au séminaire pour terminer sa dernière année de théologie. C'était l'époque où Napoléon 1er commençait à connaître la défaite. Les Français étaient divisés à son sujet, certains lui étant hostiles et voulant se débarrasser de lui. Il y avait donc de nouveau, à travers le pays, une atmosphère de désordre et de troubles. A Lyon, une émeute avait même éclaté, et les adversaires de la religion en profitaient pour recommencer la persécution contre les prêtres.



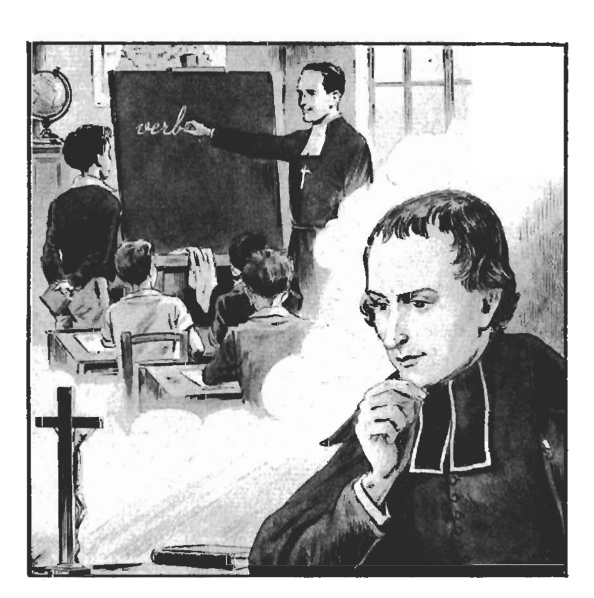
44 En revenant dans la grande ville, Marcellin n'était pas au courant de cela et il poursuivait tranquillement sa route en direction du séminaire. Or, voici qu'un brave homme crut bon de l'avertir du danger. Récemment, un prêtre avait été pris à partie par la foule, qui avait failli le jeter dans la Saône. Le séminaire avait été perquisitionné, car le bruit courait qu'on y cachait des armes. « Bah ! répondit Marcellin en montrant son bréviaire. Voici les armes que nous avons. Il n'y a pas de quoi inquiéter le gouvernement. »



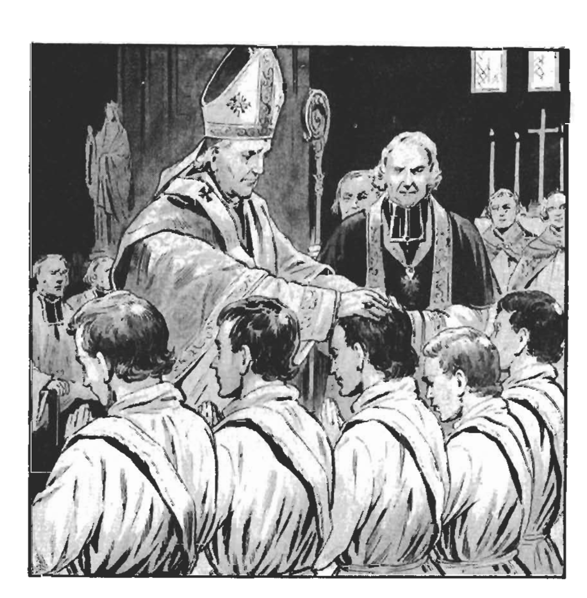
45 Parmi les séminaristes qui achevaient alors leurs études, un petit groupe s'était formé pour s'entraîner davantage à la piété et au zèle apostolique. Ils entrevoyaient déjà l'immense tâche qu'ils auraient à accomplir au service des âmes, lorsqu'ils auraient reçu le sacerdoce. L'idée leur était même venue de fonder une association de prêtres qui se consacrerait plus spécialement aux missions et à l'enseignement de la jeunesse. Marcellin Champagnat était l'un des plus ardents de cette équipe.



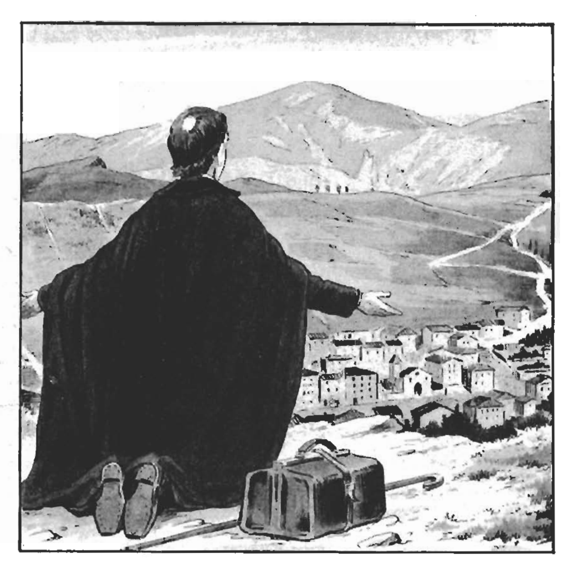
46 Il y avait aussi un séminariste nommé Claude Colin. C'est lui qui fut plus tard le réalisateur définitif du projet, comme premier supérieur général de la « Société de Marie », dont les prêtres sont aujourd'hui plus communément appelés « Pères Maristes ». Dès l'origine, en effet, la Sainte Vierge avait été choisie comme patronne de la future association, car le groupe des séminaristes avait pour elle une dévotion toute spéciale. Un jour, ils décidèrent de faire ensemble un pèlerinage à sa chapelle de Fourvière, pour lui demander de bénir l'initiative qu'ils voulaient entreprendre.



47 A cette époque, il convient de noter que le projet de fondation était envisagé comme une association de prêtres, et c'est ainsi qu'il fut réalisé par le Père Colin. Mais, dans l'esprit de Marcellin Champagnat, une autre idée commençait à se faire jour : « Ce n'est pas seulement des prêtres qu'il faut, songeait-il. Il serait opportun qu'il y eût aussi des « Frères », pour enseigner le catéchisme, pour faire la classe aux enfants. » Ainsi déjà il entrevoyait l'orientation particulière à laquelle, bientôt, il consacrerait son activité.



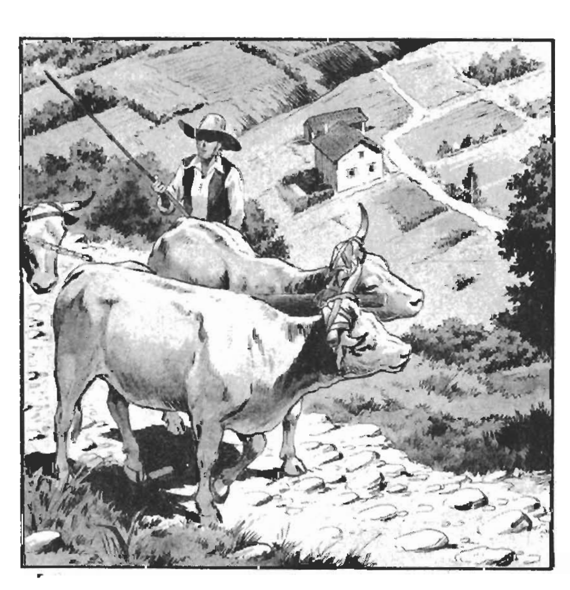
48 Marcellin reçut l'ordination sacerdotale le 22 juillet 1816, des mains de Monseigneur Dubourg, évêque missionnaire de la Nouvelle-Orléans. Il avait alors vingt-sept ans. Presque tous les autres membres de la fervente équipe furent ordonnés en même temps, et ils se séparèrent pour rejoindre les divers postes qui leur étaient assignés, bien résolus à rester néanmoins unis dans le même esprit et le même zèle apostolique, la même confiance en la Sainte Vierge, en fidèles membres de la « Société de Marie ».



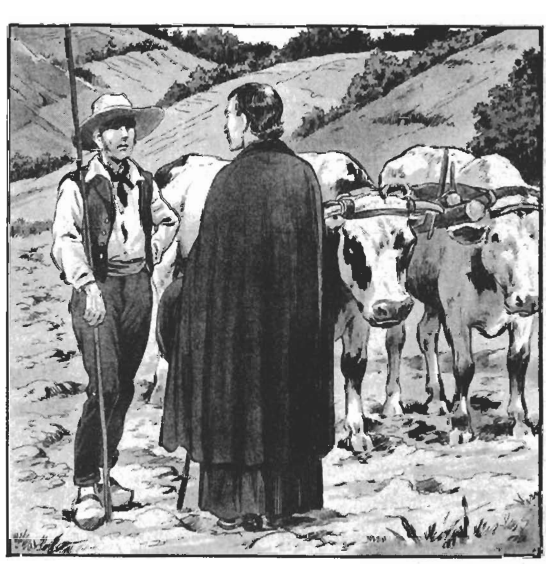
49 L'Abbé Champagnat avait été désigné comme vicaire à La Valla, une paroisse de campagne située à quelques kilomètres de Saint-Chamond. Dès sa nomination, il s'y rendit. Remontant à pied la vallée du Gier, par un chemin abrupt, il aperçut soudain le village accroché au flanc de la pente, avec le clocher de son église entourée par les maisons. Alors, dans un geste de foi, il s'agenouilla au sol, recommandant à Dieu le ministère qui allait commencer pour lui.



50 Monsieur Rebaud, curé de La Valla, était un brave homme et il reçut avec cordialité son nouveau vicaire. Ils auraient désormais à vivre ensemble sous le même toit, et l'Abbé Champagnat fut heureux de trouver ainsi quelqu'un qu'il pût considérer comme un père. Il estimait en effet avoir besoin d'être conseillé lorsqu'il aurait une décision à prendre, une démarche à accomplir, un projet à discuter. Il comptait même sur lui pour se faire signaler ses défauts, afin de s'en corriger très humblement.



51 Dès son arrivée à La Valla, l'Abbé Champagnat se mit en face de ses responsabilités. Le travail ne lui manquerait pas. Il avait affaire à des gens bien disposés, mais souvent fort ignorants des vérités de la foi et de la morale, assez peu habitués à fréquenter l'église. L'une des principales raisons de cette négligence était la situation même du territoire paroissial : dans un paysage très accidenté, coupé de vallées profondes, la rareté et le mauvais état des chemins rendaient difficiles les communications entre le bourg et les hameaux dispersés.



52 Ainsi donc les gens avaient plutôt tendance à vivre isolés en restant chez eux. Courageusement, l'Abbé Champagnat prit son parti de parcourir monts et vaux, pour se rendre partout où l'on pouvait avoir besoin de son ministère. Bien vite l'on comprit qu'il était venu ici pour être au service de tous. Lorsqu'il rencontrait quelqu'un, il ne manquait jamais de lui adresser quelque bonne parole. Il se mettait familièrement à la portée de chacun, et sa simplicité ne tarda pas à lui attirer la confiance générale.



53 Mais il semblait avoir une prédilection spéciale pour les enfants. A La Valla, ils étaient bien délaissés, puisque les garçons n'avaient même pas d'instituteur. Nous verrons par la suite comment l'Abbé Champagnat se préoccupa de combler cette lacune, afin que ses petits paroissiens eussent la possibilité d'apprendre à lire et à écrire. Eux aussi furent immédiatement conquis par ce prêtre qui s'intéressait à eux, s'arrêtant en chemin pour faire avec eux un brin de causette ou leur donner une image.



54 Ainsi l'on vit se renouveler ce qui avait eu lieu naguère au hameau du Rosey : une bande d'enfants avides de venir au catéchisme. Mais cette fois-ci, cela ne se passait plus dans la chambre d'un séminariste en vacances. Le vicaire réunissait son petit monde à l'église, d'abord chaque dimanche, puis, lorsque vint l'hiver, presque tous les jours de la semaine. C'était un plaisir d'entendre ses explications, les comparaisons qu'il donnait, les histoires qu'il racontait, et de répondre aux questions qu'il posait.



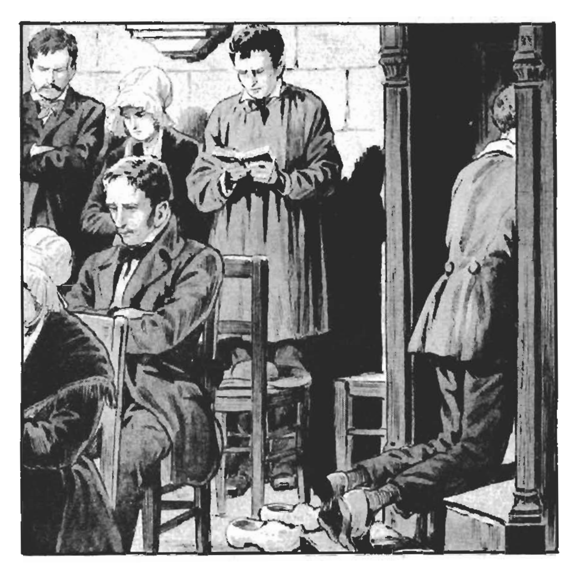
55 Ni le froid, ni la pluie, ni la neige n'étaient capables de décourager l'assiduité des enfants. Ils avaient pourtant un rude effort à fournir, puisque l'Abbé Champagnat faisait son catéchisme de grand matin, après avoir célébré sa messe. De plus, certains habitaient des hameaux fort éloignés, mais ils n'étaient pas en retard pour cela. Ils arrivaient même parfois avant que l'église ne fût ouverte et ils attendaient dehors à la porte, alors que le jour n'était pas encore levé.



56 Au catéchisme, on se préparait à la première communion ; à cette époque, elle se faisait beaucoup plus tard que maintenant. Mais l'Abbé Champagnat pensait qu'un enfant n'était jamais trop jeune pour commencer cette préparation, et il invitait donc les plus petits à venir suivre aussi son enseignement. Peu nombreux au début, ils se mirent à affluer à partir du moment où le prêtre eut promis une récompense à quiconque amènerait avec lui son jeune frère ou son petit voisin, en se chargeant d'en prendre soin le long de la route.



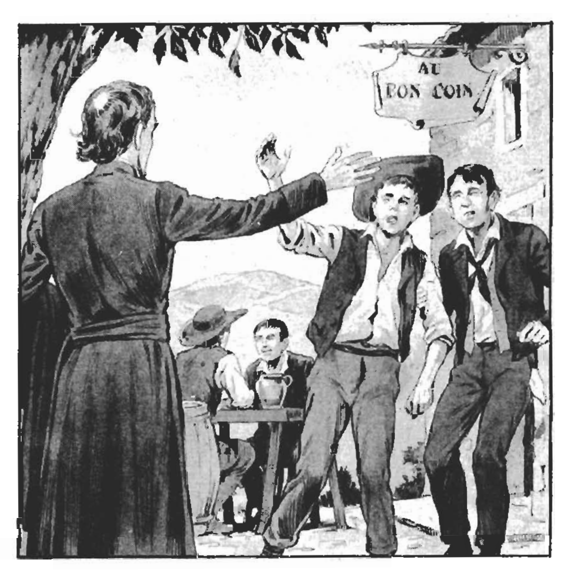
57 Pour la doctrine à enseigner aux grandes personnes, le séminariste Marcellin s'était déjà essayé auprès des voisins qu'il réunissait naguère à la ferme du Rosey. Maintenant qu'il avait reçu le sacerdoce, il pouvait désormais parler du haut de la chaire, à l'église. Ses prédications furent immédiatement appréciées. C'était simple, direct, vivant ; pas de mots pour ne rien dire. Les gens de La Valla n'avaient jamais entendu prêcher ainsi, et ils accouraient nombreux chaque fois que le sermon était donné par le vicaire.



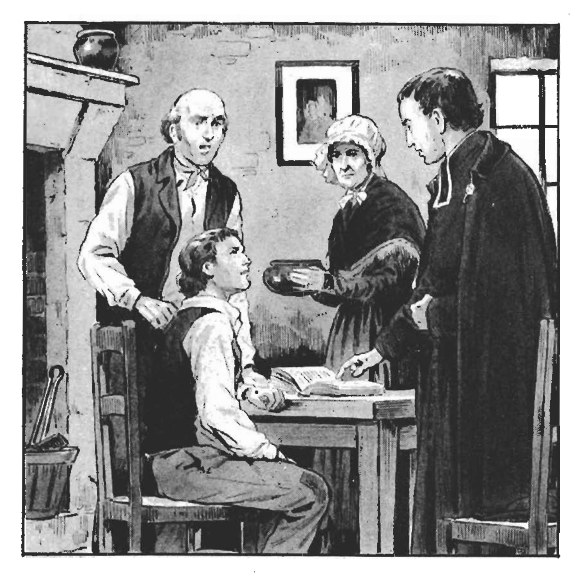
58 Ce que l'Abbé Champagnat disait en public lorsqu'il prêchait, il le redisait d'une manière plus adaptée à chacun, lorsqu'on venait se confesser à lui. Il ne laissait pas partir un pénitent sans l'avoir encouragé, réconforté, conseillé, et lui avoir fait comprendre tout le mal qu'il y avait à offenser le Bon Dieu. Le résultat fut que bientôt son confessionnal fut pris d'assaut par une foule de gens. Les samedis soirs surtout et les veilles de fêtes, il y passait une partie de la nuit, et cela recommençait encore le lendemain matin.



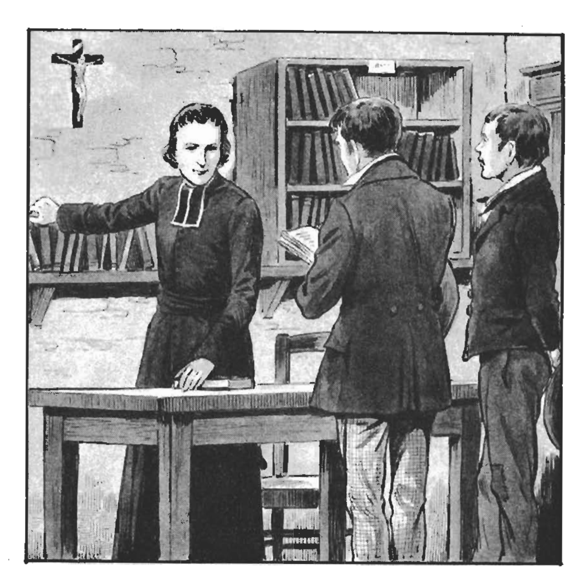
59 Pourtant, il se montrait sévère, aussi bien dans ses sermons qu'au confessionnal, pour blâmer les désordres qui avaient cours au village ou dans les hameaux. L'habitude avait été prise d'organiser des danses, où les gens se tenaient fort mal. Quand l'Abbé Champagnat apprenait qu'une assemblée de ce genre était prévue dans tel ou tel hameau pour l'après-midi de dimanche, il n'hésitait pas à se rendre sur place, et sa simple présence mettait en déroute les danseurs réunis.



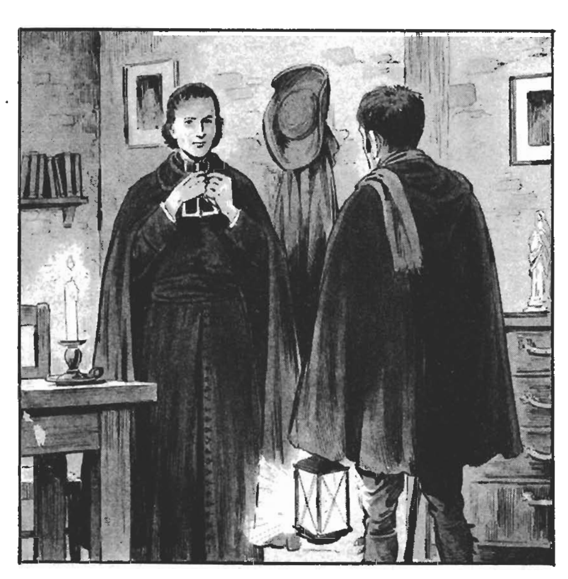
60 Il suffisait même de moins que cela : le seul fait d'annoncer en chaire, à la messe du matin, qu'il irait faire un catéchisme d'après-midi dans le hameau en question décidait les gens à décommander leur projet de bal. Les cabarets avaient également fort à faire avec l'Abbé Champagnat. Auparavant, l'ivrognerie était assez répandue dans le village. Mais depuis l'arrivée du vicaire et son influence persuasive sur les paroissiens, la situation s'était notablement améliorée : les cabaretiers étaient en passe de ne plus faire leurs frais.



61 Un autre danger sévissait sur la paroisse : celui des mauvaises lectures. L'Abbé Champagnat résolut donc de leur faire la guerre. Chaque fois qu'il visitait une famille, il s'informait discrètement de ce qu'on y avait à lire. S'il trouvait des brochures condamnables, il mettait les gens en garde contre de tels ouvrages, puis il les emportait chez lui et il les brûlait. Une fois, il en rassembla une telle quantité, qu'il eut de quoi chauffer sa chambre pendant plus d'un jour.



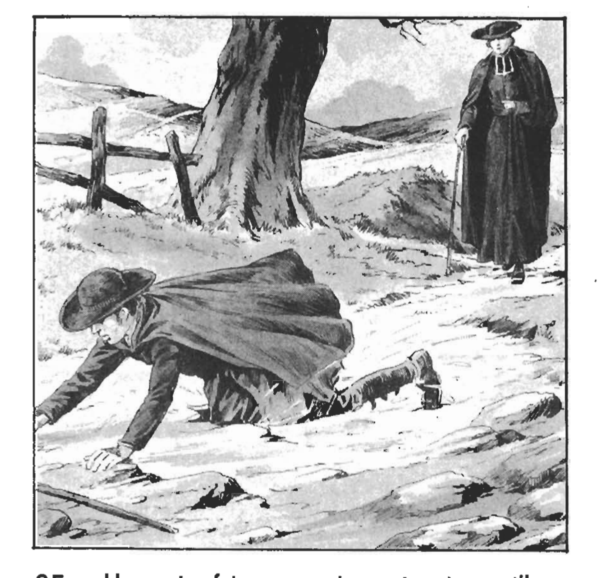
62 Mais la plus sûre façon de détruire ce qui est mauvais, c'est de le remplacer par quelque chose de meilleur. Le vicaire de La Valla le savait bien. Aussi entreprit-il de constituer une bibliothèque à la disposition des paroissiens qui aimaient la lecture. Il y rassembla d'excellents ouvrages qu'on pouvait venir emprunter pour les lire à la maison, sous réserve de les rapporter ensuite. L'Abbé Champagnat se chargeait lui-même de la distribution, sachant bien ce qui convenait à chacun.



63 Parmi les préoccupations de son ministère, le vicaire de La Valla accordait une place de premier plan au service des malades. Cette tâche présentait une réelle difficulté, étant donné l'éloignement et la dissémination des hameaux, ainsi que l'état des chemins rendus parfois à peine praticables par temps de neige et de pluie. Mais l'Abbé Champagnat était toujours prêt à se mettre en route, aussi bien de nuit que de jour, quand on venait l'avertir, ou même de sa propre initiative, dès qu'il apprenait que quelqu'un se trouvait en mauvaise santé.



64 Un jour de l'hiver 1820, on l'avait prévenu qu'une femme était sur le point de mourir. Il faisait un temps épouvantable et la neige était tombée en telle quantité qu'elle recouvrait d'une épaisse couche tous les chemins, dont le tracé avait complètement disparu. La tempête continuait, le vent soufflant en rafales et faisant tourbillonner les flocons. L'Abbé Champagnat partit quand même, au risque de se perdre, et il arriva juste à temps pour confesser la mourante.



65 Une autre fois, par un temps à peine meilleur, il s'était mis en route afin de porter la communion à un malade éloigné. Il s'était donné beaucoup de mal pour décider le sacristain à venir avec lui. Ce jour-là aussi, la neige recouvrait les chemins, au point qu'il était difficile de les reconnaître. Or, voici qu'à un certain endroit le brave acolyte s'engagea sur un terrain qu'il croyait être en bonne direction. Mais tout à coup le pas lui manqua et il tomba dans un trou profond rempli d'eau.



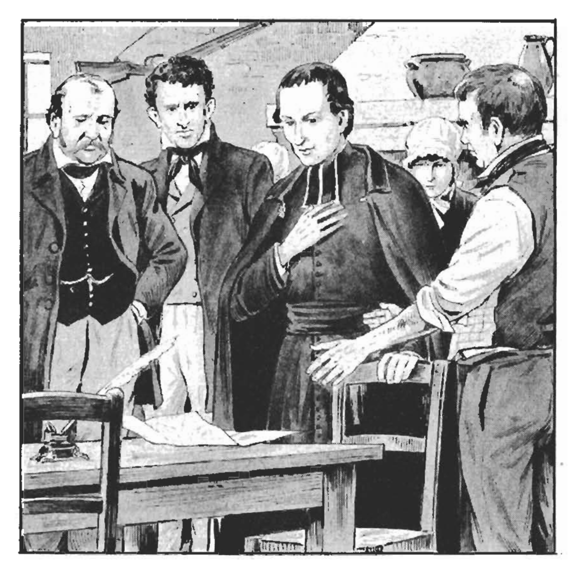
66 La glace s'était rompue sous son poids et il se trouvait donc en bien mauvaise posture. Heureusement l'Abbé Champagnat était là pour l'en tirer. Ce fut vite fait. Revenu de son émotion, le sacristain avoua au vicaire qu'il serait fort ennuyé si les gens apprenaient la mésaventure dont il avait été victime. Peut-être auraient-ils envie de se moquer de lui. « Eh bien ! dit l'Abbé Champagnat, vous pouvez compter sur ma discrétion. Je ne le dirai à personne. »



67 De retour chez lui, le sacristain s'était immédiatement mis au lit pour se réchauffer, car il craignait de prendre mal à la suite du déboire qu'il avait subi. Quelques heures plus tard, le vicaire se présenta, sous un prétexte quelconque. « Tiens ! s'écria-t-il en feignant l'étonnement, vous êtes donc malade ? Il n'y a pas longtemps que je vous avais vu : vous étiez bien portant. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? » Finalement, on rit ensemble un bon coup, et l'incident n'eut pas de suite fâcheuse.



68 Ce n'était pas seulement aux périodes de neige que l'Abbé Champagnat parcourait la campagne. Lorsque arrivait la fête de Pâques, avec le printemps, le zélé vicaire trouvait alors un motif spécial d'aller voir ses paroissiens : en vue de leur devoir pascal, il se mettait à la disposition des malades et des infirmes incapables de venir à l'église. Mais il en profitait aussi pour rappeler aux bien portants qu'ils auraient à se confesser et à communier. Au besoin, il allait parfois les relancer jusque dans leurs champs.



69 Que de fois également, à l'occasion de ses visites, il sut remettre la paix dans les maisons et les hameaux ! A la campagne, il y a des brouilles de famille ou de voisinage qui peuvent avoir leur origine dans des questions d'intérêt. On en arrive à vivre côte-à-côte sans même vouloir s'adresser la parole. L'Abbé Champagnat, ayant la confiance de tout le monde, s'efforçait de dissiper les malentendus, et on le prenait volontiers pour arbitre lorsqu'il s'agissait de trancher un différend.



70 On acceptait aussi ses remontrances, car il avait une façon très affable de les faire, sans jamais froisser personne. Un dimanche, il rencontra dans une ferme un cultivateur occupé à aiguiser sa faux. Lui ayant rappelé qu'il n'est pas permis de travailler ainsi le jour du Seigneur, il ajouta aussitôt : « Je suis sûr que vous ne saviez pas, sinon vous ne vous seriez pas permis. » L'homme fut touché d'une telle délicatesse, et il promit que désormais il serait plus respectueux du repos dominical.



71 On peut imaginer facilement l'intensité de fatigue que représentaient pour l'Abbé Champagnat ces courses incessantes par monts et par vaux. Lorsqu'il était de retour chez lui, il était harassé, mais cela ne l'empêchait pas de se remettre immédiatement au travail, sans même prendre le temps de souffler ou d'étancher sa soif. Quand il était en visite chez les gens, on lui proposait souvent, selon la coutume campagnarde, de se rafraîchir en buvant quelque chose, mais il refusait toujours.



72 Un jour, beaucoup plus tard, au cours d'une conversation avec un ami, le Père Champagnat a laissé échapper un aveu : « Que de pas j'ai faits dans ces montagnes ! Que de chemises j'ai mouillées dans ces chemins ! Je crois que si toute l'eau que j'ai suée dans mes courses était réunie dans ce vallon, il y en aurait assez pour prendre un bain ! » Mais il avait aussitôt ajouté : « Si j'ai bien sué, j'ai la douce consolation qu'aucun malade, grâce à Dieu, n'est mort sans que je sois arrivé à temps. »



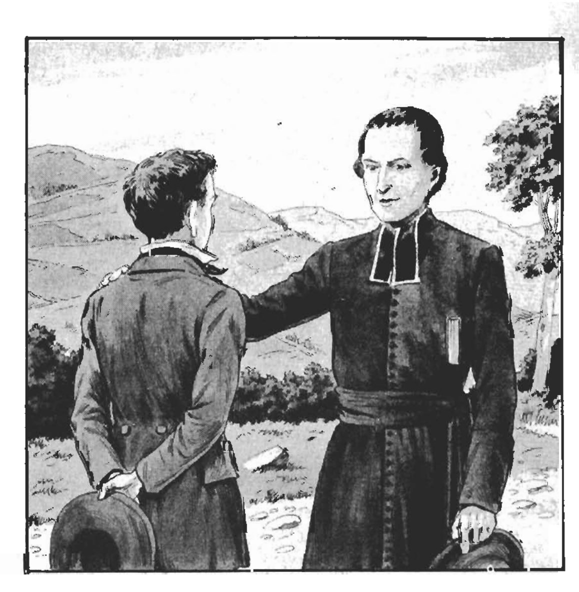
73 Malgré toutes ses occupations paroissiales, l'Abbé Champagnat continuait à porter dans son esprit et dans son cœur le projet qu'il avait de fonder une société de Frères destinés à faire le catéchisme aux enfants et à tenir les écoles de campagne. Pour cela, il lui fallait trouver des volontaires. A l'occasion d'une visite de malade, il avait rencontré un jeune homme nommé Jean-Marie Granjon, qui lui paraissait être bien disposé à accepter cette proposition. Un jour, il lui avait même offert un livre : « Le Manuel du Chrétien ».



74 Tout d'abord, Jean-Marie avait refusé ce cadeau, prétextant qu'il ne savait pas lire. Mais l'Abbé avait insisté : « Prenez-le toujours, il vous servira à apprendre la lecture. D'ailleurs, si vous voulez, je pourrai vous donner des leçons. » Le jeune homme finit par être d'accord. Il vint même s'installer au bourg de La Valla, pour être plus près de son professeur bénévole. Celui-ci se mettait le plus souvent possible à sa disposition, et l'élève fit de rapides progrès, non seulement en lecture, mais aussi en écriture.



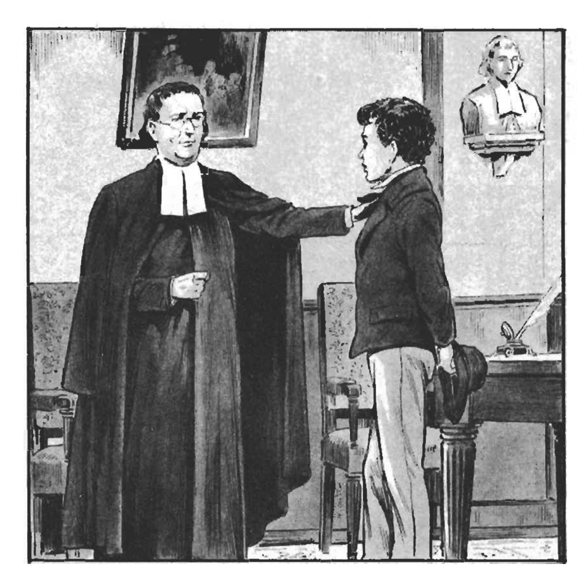
75 A quelque temps de là, l'Abbé Champagnat fut un jour appelé auprès d'un enfant malade qui habitait dans un hameau des environs. Il s'y rendit sans tarder. Mais avant de le confesser, il voulut s'assurer que le jeune garçon connaissait suffisamment son catéchisme pour pouvoir comprendre le sacrement qu'il allait recevoir. Or, le malade ne savait pas grand'chose, bien qu'il eût déjà douze ans. Pendant deux longues heures, le prêtre se mit donc à lui expliquer les vérités essentielles de la religion.



76 Puis il le confessa. Il était grand temps. Le garçon mourut quelques instants après. L'Abbé Champagnat en fut très impressionné. « Hélas ! songeait-il, combien de pauvres enfants sont dans le même cas, ignorant tout de leur catéchisme, parce qu'il ne s'est trouvé personne pour le leur apprendre. » Dès lors, il fut plus décidé que jamais à entreprendre la fondation dont il rêvait. Il en parla à Jean-Marie Granjon, lui demandant s'il accepterait d'être son premier « Frère » pour s'occuper d'instruire les enfants.



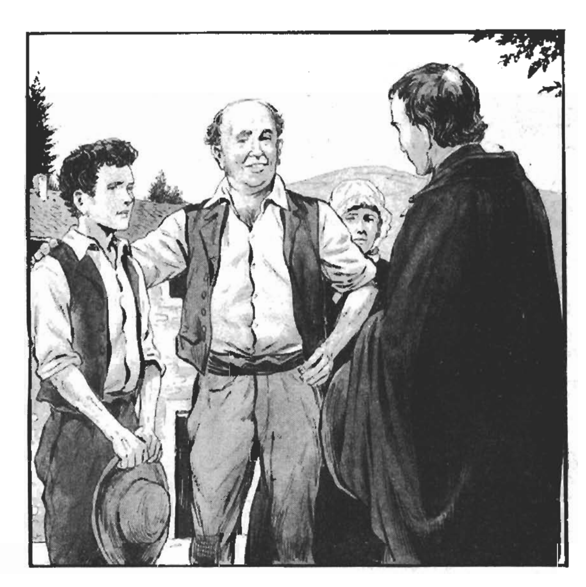
77 Le jeune homme fut sans doute un peu surpris d'une telle proposition. Mais, avec grande simplicité, il répondit qu'il voulait bien, si l'Abbé Champagnat l'en jugeait capable. Presque à la même époque, un autre garçon, Jean-Baptiste Audras, avait été profondément bouleversé par la lecture d'un livre intitulé : « Pensez-y bien », à la suite de quoi il avait réfléchi, et il avait compris que Dieu l'appelait à une perfection plus grande. Il songeait donc à entrer dans la Congrégation des Frères des Ecoles Chrétiennes.



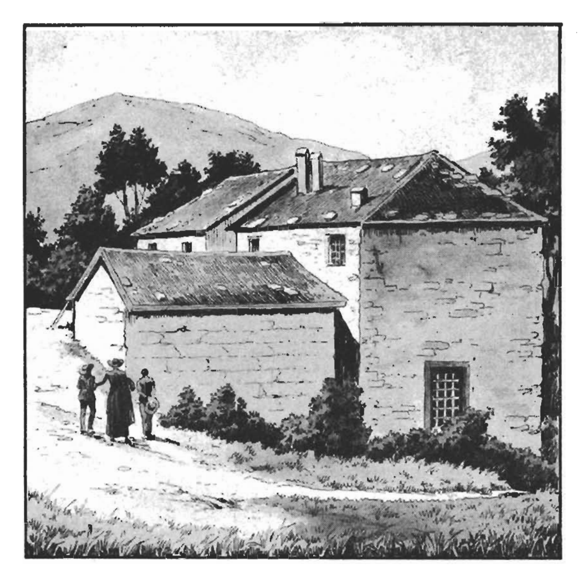
78 Ceux-ci tenaient une école non loin de là, à Saint-Chamond. Jean-Baptiste avait tout d'abord parlé de son projet à ses parents, mais ils ne voulurent pas le prendre au sérieux. Alors, un dimanche matin, le garçon résolut d'aller à Saint-Chamond pour voir le Frère Directeur de l'école et lui demander conseil au sujet de ce qu'il pensait être sa vocation. Il reçut un accueil très sympathique. Néanmoins, il comprit qu'il devait prendre patience encore pendant quelques années, étant trop jeune pour entrer tout de suite au noviciat. Il fut donc malgré tout un peu déçu.



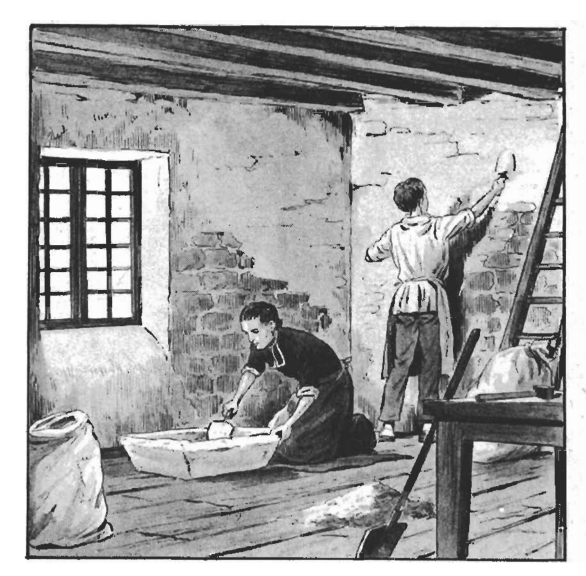
79 Quelques jours plus tard, il vint se confesser à l'Abbé Champagnat et lui parla de la démarche qu'il avait faite, ainsi que de la réponse qu'on lui avait donnée. Le prêtre l'écouta avec attention. Il fut vite persuadé qu'il y avait chez ce garçon une vocation sérieuse, peut-être même le tempérament d'un « défricheur » auquel il pourrait faire confiance pour les pénibles débuts de la fondation qu'il espérait lui-même établir. Toutefois, sur ce dernier point, il estima qu'il valait mieux ne rien dire encore au jeune homme.



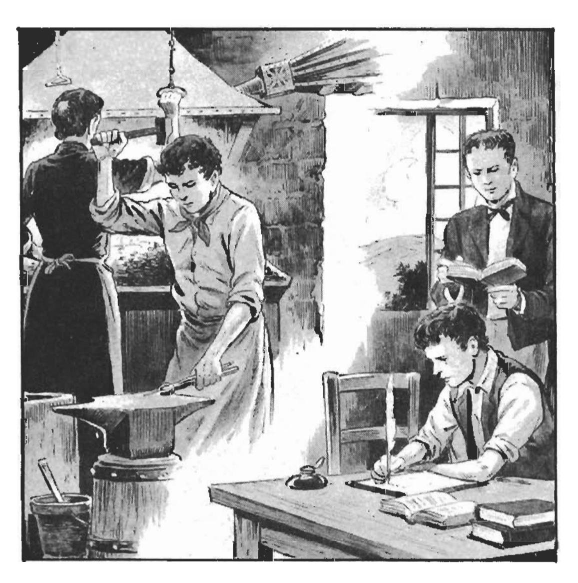
80 C'est pourquoi il se contenta d'encourager Jean-Baptiste dans son désir de devenir plus tard un Frère enseignant. Puisqu'il était encore trop jeune pour faire un novice, il pourrait au moins s'y préparer, en venant tenir compagnie à Jean-Marie Granjon et compléter ses études. Les parents acceptèrent volontiers cette proposition, sans y voir autre chose qu'une bonne occasion pour leur fils d'être instruit à peu de frais par le brave vicaire de La Valla. Après cela, on aurait tout le temps d'envisager la suite.



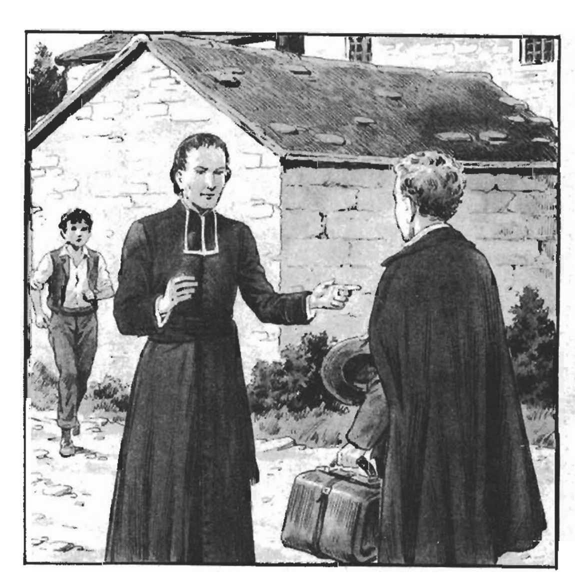
81 Pourtant, l'Abbé Champagnat ne tarda pas à mettre Jean-Baptiste au courant de l'espoir qu'il avait en lui pour son projet de fondation. Le garçon était prêt à accepter cette nouvelle perspective. Dès lors, le prêtre estima que le moment était venu de commencer la première installation de son futur Institut. Il acheta donc une petite maison située non loin du presbytère avec l'intention d'y loger Jean-Marie et Jean-Baptiste, ses deux élèves.



82 Cette maison était en piteux état. L'Abbé Champagnat se mit courageusement au travail pour la réparer lui-même. Dans sa jeunesse, au Rosey, il avait appris à faire le maçon, le charpentier... Il ne manquait donc pas de compétence. Quand l'immeuble fut en état, il dut songer au mobilier. Rien que de très simple : deux lits en planches, une petite table qu'il fabriqua de ses propres mains. Et lorsque tout fut fini, il fit venir les deux garçons à demeure. C'était le 2 janvier 1817.



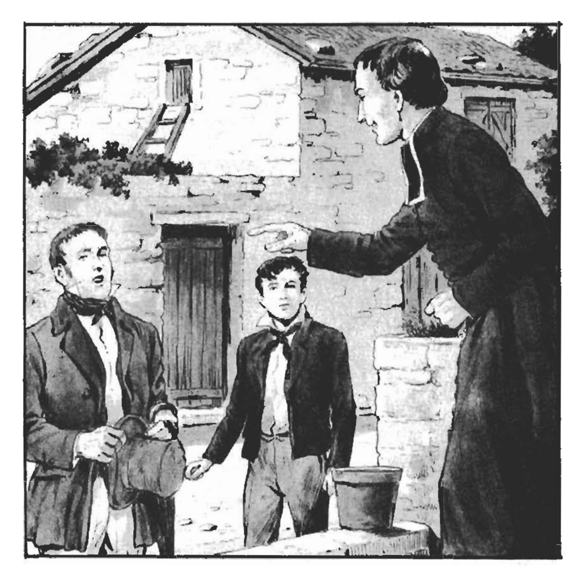
83 Ainsi était née la première Communauté des fils du Père Champagnat. Dans la petite maison, Jean-Marie et Jean-Baptiste vivaient comme deux frères. Ils continuaient ensemble à étudier. Ensemble, ils priaient matin et soir, disaient le chapelet, faisaient la lecture d'ouvrages de piété. Ils travaillaient aussi de leurs mains, pour gagner l'argent nécessaire à leur nourriture : cela consistait à fabriquer des clous, comme c'était alors la coutume dans la campagne environnante.



84 Au printemps suivant, ils virent arriver un troisième compagnon : Antoine Couturier. C'était un jeune homme complètement ignorant, mais bien décidé à faire de son mieux en se mettant à l'étude. Il avait entendu parler de la petite Communauté de La Valla et surtout de sa raison d'être pour préparer de futurs Frères enseignants. L'idée lui était donc venue de demander son admission au Père Champagnat. Celui-ci l'accueillit volontiers et lui permit de se joindre aux deux autres.



85 Dans l'intervalle, Jean-Baptiste Audras, la deuxième recrue, eut quelque difficulté avec sa famille. Ses parents avaient fini par s'inquiéter de la tournure que prenait pour lui, par rapport à l'avenir, son installation en Communauté. Ils ne voyaient pas d'un très bon œil que leur fils fût ainsi normalement en mesure de suivre sa vocation, à laquelle ils s'étaient toujours opposés. Un jour, ils envoyèrent l'aîné de leurs garçons, âgé de vingt-cinq ans, avec mission de ramener Jean-Baptiste à la maison.



86 Devant une telle démarche, le jeune frère fut très peiné. Il se hâta jusqu'au presbytère pour mettre le Père Champagnat au courant, mais celui-ci ne prit pas les choses au tragique. L'autre était là, qui attendait dehors. « Ainsi donc, lui dit le prêtre en souriant, vous voulez que Jean-Baptiste reparte avec vous ? » Le jeune homme expliqua que c'était la volonté de ses parents. « Eh bien, continua le Père Champagnat, je vais vous faire une proposition qui vaudra bien mieux. Ecoutez-moi. »



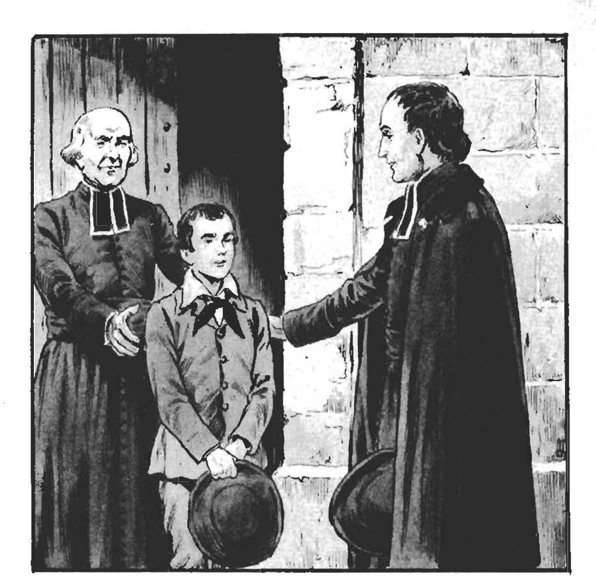
87 Le frère aîné était loin de se douter de ce qui l'attendait. « Au lieu de ramener Jean-Baptiste à la maison, pourquoi ne viendriez-vous pas le rejoindre ici ? » En somme, il s'agissait ni plus ni moins d'un appel à suivre la même vocation que son frère. Le jeune homme ne manqua pas de se récrier : « Mais je ne suis pas fait pour ça... Je suis tout juste bon à travailler la terre... D'ailleurs, je suis un trop mauvais sujet... Et puis, les gens se moqueront de moi... »



88 Mais le Père Champagnat sut si bien répondre à toutes ces objections qu'il finit par être ébranlé. Lorsqu'il fut de retour à la maison, sans y avoir ramené son frère, et qu'il raconta l'affaire à ses parents, ce fut pour eux un véritable coup de théâtre. Désormais le garçon était tellement décidé à accepter la proposition du Père Champagnat que rien ne put le faire changer d'avis, et les parents durent céder, non seulement pour son jeune frère, mais aussi pour lui.



89 Ainsi la petite Communauté de La Valla, au lieu de se réduire à deux membres, s'augmenta d'un quatrième. Or, déjà le Père Champagnat en avait un cinquième en vue : il s'agissait d'un enfant qui fréquentait son catéchisme et qui, à peine âgé de dix ans, venait de faire sa première communion. Pour l'époque, une telle précocité était exceptionnelle : c'est que le prêtre avait remarqué en lui des dispositions peu ordinaires. Il s'appelait Gabriel Rivat et sa famille habitait un hameau dépendant de la paroisse de Tarentaise.



90 Le curé du lieu pensait que Gabriel avait la vocation sacerdotale. C'est pourquoi le Père Champagnat avait accepté, d'accord avec son confrère, de recevoir l'enfant à La Valla et de lui faire commencer le latin. Pour son logement, la solution la plus normale avait été de l'installer avec les autres garçons de la communauté naissante. En fait, il apparut bientôt que Dieu appelait Gabriel à une autre vocation que celle de prêtre. D'ailleurs, le futur Institut de Frères enseignants avait besoin d'hommes de toute première valeur.



91 Or, c'était bien le cas de cet enfant. Il devint plus tard, sous le nom de Frère François, le premier Frère Supérieur général de l'Institut, lorsque celui-ci fut officiellement établi. Au temps où le petit Gabriel était à La Valla, il manifestait déjà un complet abandon à la volonté du Bon Dieu pour l'orientation de son avenir, et il s'en remettait docilement à la sage direction du Père Champagnat. Il avait d'ailleurs une très pieuse maman, qui bien des fois l'avait consacré à la Sainte Vierge.



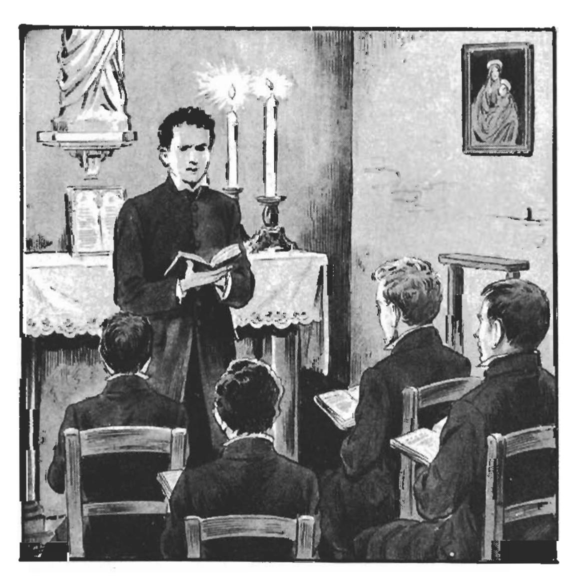
92 Le curé de Tarentaise finit par être lui-même convaincu que Gabriel Rivat avait mieux à faire que de continuer l'étude du latin. Ainsi le petit « Frère François » avait trouvé sa vraie place comme benjamin de l'équipe. Ce fut dès cette époque qu'on commença à l'appeler ainsi. Les autres garçons avaient également choisi un prénom religieux : Granjon était devenu « Frère Jean-Marie », Jean-Baptiste Audras se nommait « Frère Louis », et son aîné, « Frère Laurent ». Antoine Couturier s'appelait « Frère Antoine ».



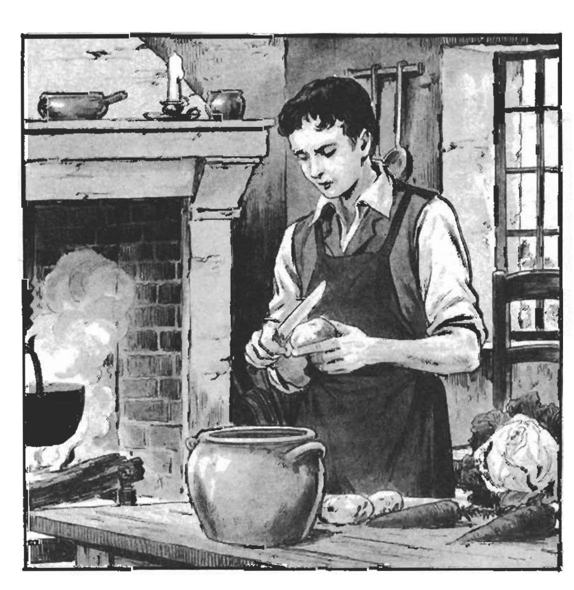
93 Puisque la Communauté se développait, le Père Champagnat pensa que le moment était désormais venu de lui donner une situation plus régulière. En particulier, comme il ne pouvait pas être lui-même constamment présent malgré la proximité du presbytère, il estimait nécessaire qu'il y eût parmi les Frères un directeur responsable. Mais il ne voulait pas l'imposer, préférant qu'il fût élu par les membres de la Communauté. On recourut au scrutin secret, et ce fut Frère Jean-Marie qui obtint le plus de suffrages.



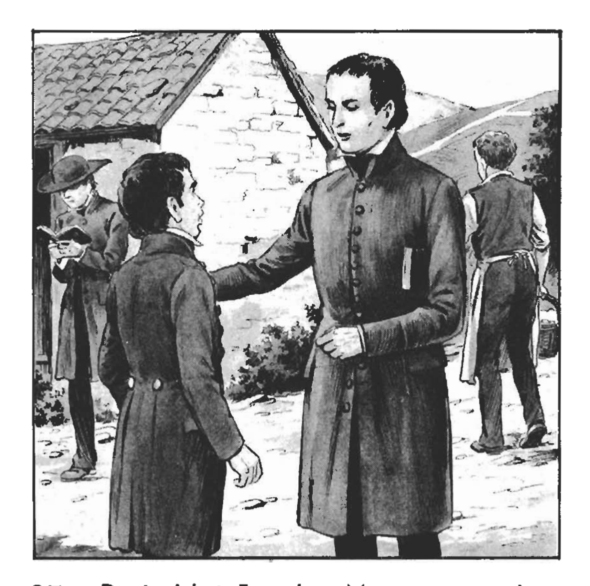
94 C'était le plus ancien de l'équipe, raison pour laquelle les autres trouvèrent sans doute normal de reconnaître son autorité. Après cela, le Père Champagnat songea à établir un costume uniforme spécial, qui distinguerait extérieurement des simples laïcs les Frères de sa Congrégation naissante. Il fallait quelque chose de très simple : il opta pour une lévite bleue qui descendait jusqu'aux genoux et un pantalon noir. Lorsqu'on sortait dehors, la tenue était complétée par un petit manteau et un chapeau rond.



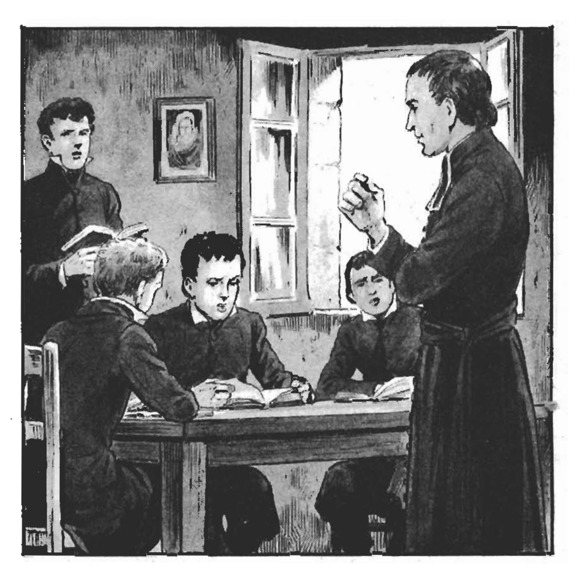
95 Puis le Père Champagnat mit au point un règlement quotidien plus précis qu'auparavant, spécialement pour les exercices de piété. Dans un coin de la maison, une petite pièce avait été installée en oratoire, dont il avait lui-même passé les murs au badigeon. Un modeste autel surmonté d'une statue de la Sainte Vierge en était le principal ornement : c'est là que les Frères se rassemblaient pour faire toutes leurs prières de la journée. En fin d'après-midi, on lisait quelques pages d'un livre qui les formait à la vie spirituelle.



96 Le lever avait lieu à cinq heures du matin, et la journée était bien remplie. Des récréations coupaient le temps de travail, dont une grande part était consacrée à une occupation manuelle. Chaque Frère à son tour faisait la cuisine pendant une semaine. Ce n'était pas très compliqué : une soupe et des légumes, invariablement, avec un peu de laitage. Comme boisson, l'on ne buvait que de l'eau. Pendant les repas, il y avait une lecture. Celui qui lisait était également désigné pour la semaine entière.



97 Dès le début, Frère Jean-Marie se montra digne de la confiance qu'on lui avait témoignée en le nommant directeur. Il avait d'ailleurs compris qu'un chef doit donner l'exemple, et il tenait à être le premier partout pour la régularité, la piété et le travail. Malgré le prestige de sa fonction, il restait très humble, n'hésitant pas à demander qu'on lui fît remarquer ses défauts, afin d'essayer de s'en corriger. Il avait même chargé de cela l'un des plus jeunes Frères de la Communauté.



98 Quant au Père Champagnat, on le voyait souvent avec les Frères, dès qu'il avait un moment libre. Tous les jours, il assurait régulièrement une classe de lecture. Il ne faisait pas lire n'importe quoi, et chaque texte lui donnait l'occasion de tirer quelque application morale se rapportant à la vie de ses élèves. Il venait aussi se mêler à eux pendant leurs récréations. Enfin il savait les conseiller dans leurs travaux manuels, ayant lui-même beaucoup de compétence et ne craignant pas de mettre la main à l'ouvrage.



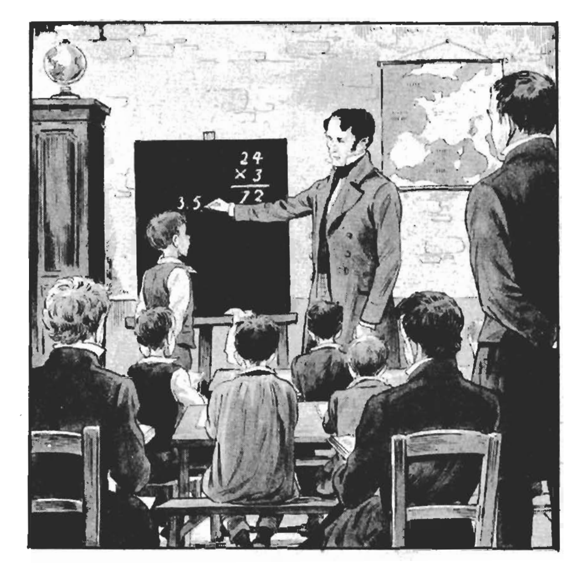
99 Pourtant, il n'habitait pas avec eux et continuait à loger au presbytère. Cela présentait quelque inconvénient, par exemple celui de ne pas pouvoir être dès la première heure du jour au milieu de la petite Communauté. Le résultat était que, parfois, lorsque sonnaient cinq heures, les garçons continuaient à dormir parce qu'ils n'arrivaient pas à se réveiller tout seuls. Chaque fois que cela se produisait, ils en étaient navrés, ne sachant comment faire pour remédier à cette bien involontaire défaillance.



100 A cette époque, les réveille-matin étaient sans doute objets de luxe, et les Frères étaient trop pauvres pour s'en procurer un. Mais le Père Champagnat trouva une autre solution : ayant à sa disposition une modeste cloche, il l'installa sur la façade de la maisonnette, en la reliant par un fil de fer jusqu'à la fenêtre de sa chambre, ce qui supposait la longueur d'une bonne centaine de mètres. Grâce à ce procédé ingénieux, il put désormais sonner lui-même le réveil chaque matin.



101 Entre-temps, le Père Champagnat continuait à déplorer que les enfants de La Valla n'eussent pas d'instituteur pour s'occuper d'eux. Il avait espéré que bientôt l'un des Frères serait capable de prendre cette charge, mais cela ne lui paraissait pas encore possible pour tout de suite. Il finit donc par embaucher quelqu'un de l'extérieur : c'était un jeune homme suffisamment instruit, qui accepta de venir et de s'installer avec les Frères. C'était d'ailleurs dans leur maison que l'école avait été ouverte.



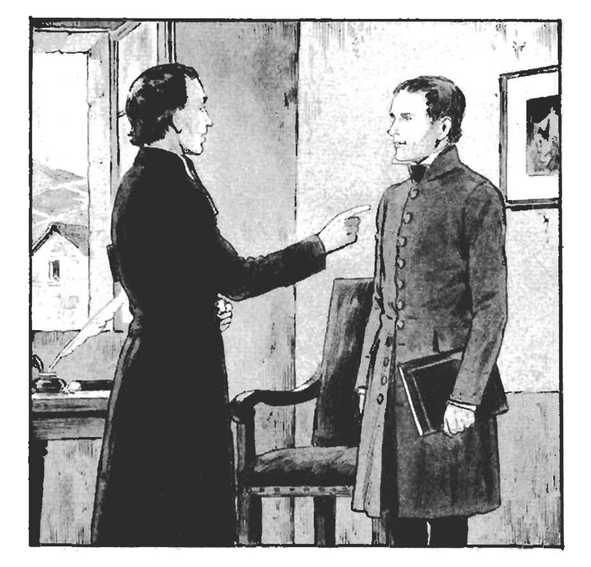
102 Cet arrangement présentait l'avantage que les Frères se trouvaient sur place pour profiter eux-mêmes de l'enseignement donné par le nouvel instituteur. Ils assistaient à sa classe : tout en complétant ainsi leur propre instruction, ils pouvaient s'initier aussi à la méthode que l'on doit employer avec les enfants. Le maître faisait également en sorte de les prendre à part, à ses moments libres, et activer leur formation, si bien qu'ils devinrent bientôt capables de lui donner un coup de main auprès des écoliers.



103 Au bout de quelques mois, ils auraient même pu le remplacer complètement et ils allèrent jusqu'à proposer la chose au Père Champagnat. Mais celui-ci avait une sage prudence. Les Frères ne se faisaient-ils pas illusion sur leur compétence réelle, ou encore n'était-ce pas là pour eux une tentation d'orgueil ? A son avis, mieux valait tout d'abord tâter le terrain par un essai plus modeste : il leur proposa donc d'aller faire la classe dans les hameaux qui environnaient La Valla.



104 Dans ces hameaux, il y avait en effet des enfants qui étaient encore plus en retard que les autres pour leur instruction, n'ayant pu se décider à venir fréquenter l'école qu'on avait ouverte au bourg. Aussi, chaque matin, les Frères partirent désormais les rejoindre et les regroupèrent sur place en vue de leur apprendre l'alphabet. Le succès ne tarda pas à couronner leur entreprise. Ils étaient bien reçus par les paysans, ravis de voir qu'on s'occupait de leurs petits.



105 Cependant, vers la fin de l'année scolaire, une difficulté survint avec l'instituteur de La Valla. Malgré les garanties qu'il semblait présenter, il se révéla finalement comme n'ayant pas ce qu'il fallait pour continuer sa tâche, et le Père Champagnat dut le congédier. D'ailleurs, l'expérience des hameaux prouvait que l'un ou l'autre des Frères serait capable de le remplacer avantageusement. Ce fut Frère Jean-Marie qui reçut la désignation, et il se montra du premier coup à la hauteur de cette responsabilité.



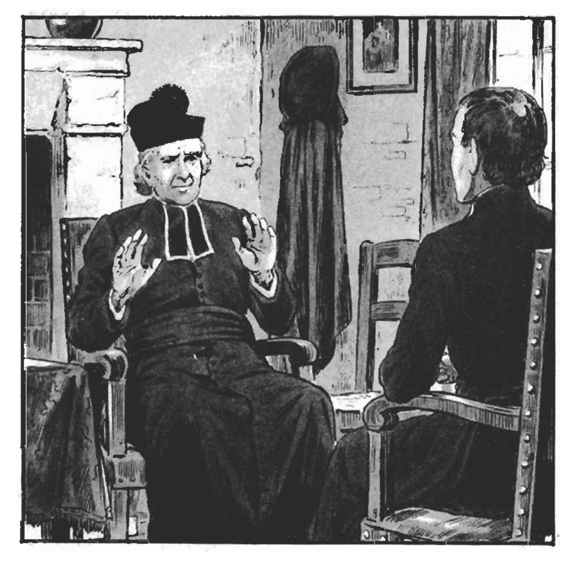
106 Non seulement nul ne songea à regretter le changement, mais au contraire le nombre des écoliers augmenta. Il en venait de tous les coins. Frère Jean-Marie avait la confiance des parents, et les enfants l'aimaient bien, tout en ayant le respect de son autorité. L'école était accueillante, bien que son installation fût encore rudimentaire. L'on ne refusait personne : une petite cotisation était demandée à ceux qui pouvaient, mais ceux qui appartenaient à des familles trop pauvres en étaient dispensés.



107 Bien plus, le Père Champagnat n'hésita pas à recueillir plusieurs enfants abandonnés ou orphelins, une douzaine dès la première année. Il n'était pourtant pas riche lui-même, mais il comptait sur la Providence. Il se débrouillait donc pour les habiller et les nourrir. Le soir, il les envoyait dormir chez quelques braves paroissiens. Ce problème du coucher se posait également pour certains écoliers qui demeuraient trop loin, et que leurs parents avaient dû placer en pension chez des habitants du bourg.



108 C'est pourquoi le Père Champagnat ne tarda pas à se préoccuper d'avoir à agrandir la maison d'école, afin de pouvoir regrouper tout ce petit monde sous un même toit durant la nuit. Il tira donc des plans, et le projet fut vite réalisé. Pendant qu'il y était, il songea aussi à doubler l'unique classe qui avait jusqu'alors fonctionné. Etant donné le nombre croissant des élèves, cela devenait nécessaire. Cette mesure présentait d'ailleurs l'avantage de mieux répartir les enfants d'après leur niveau d'instruction.



109 En conséquence de tout cela, le Père Champagnat était de plus en plus accaparé par l'œuvre qu'il avait mise en train, et sa présence sur place était constamment réclamée. Dès lors, il envisagea que ce serait plus pratique pour lui d'habiter à l'école avec sa Communauté de Frères. Son curé essaya bien de faire objection, mais sa résolution était prise : il était prêt à supporter tous les inconvénients que cette nouvelle disposition comporterait par l'inconfort du gîte et la frugalité des repas, en l'amenant à partager complètement le genre de vie de ses enfants.



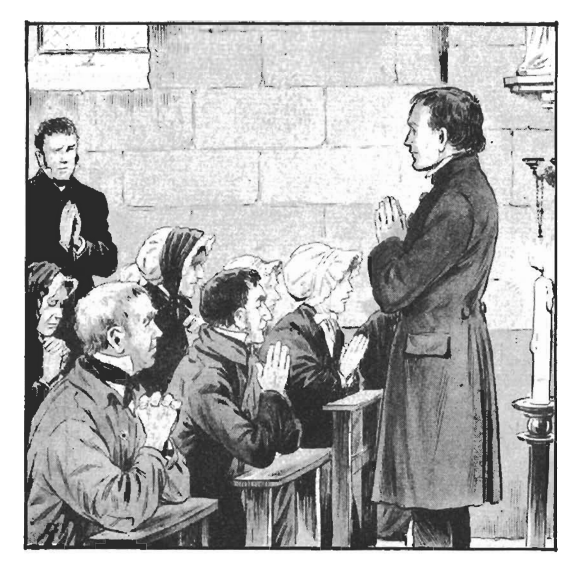
110 Le déménagement eut donc lieu. Pour éviter d'attirer l'attention des gens et de provoquer leur bavardage, ce fut au cours d'une nuit qu'il transporta discrètement son modeste mobilier depuis le presbytère jusqu'à sa nouvelle résidence. Et dès lors il s'astreignit à suivre lui-même tout le détail du règlement quotidien qu'il avait établi pour ses Frères, prenant part à leurs exercices de piété, les aidant à leurs travaux manuels, et surtout veillant de très près à la bonne organisation des classes. Il était devenu comme le père d'une nombreuse famille.



111 Néanmoins, il se garda bien de prendre la place du Frère Jean-Marie comme Directeur de la maison. Il estimait que ce n'était pas son rôle. D'autre part, ses fonctions de vicaire à La Valla l'appelaient souvent hors de la maison. Mais il s'intéressait grandement aux Frères qui faisaient le catéchisme. Volontiers il assistait aux leçons du fond de la classe, se réservant ensuite de faire, en particulier, au jeune maître les remarques nécessaires pour l'amener à mieux enseigner. Ainsi les Frères se formaient peu à peu à leur tâche, en améliorant leur méthode.



112 A une certaine distance de là, se trouvait une paroisse sans prêtre : c'était le village du Bessat, situé à une altitude qui dominait la région. Les enfants, et même les grandes personnes, ignoraient absolument tout du catéchisme. Le Père Champagnat décida d'y envoyer Frère Laurent. Celui-ci restait là-haut toute la semaine, ne redescendant que le jeudi à La Valla. Installé dans ce pays perdu, le brave Frère parcourait deux fois par jour le village en agitant une petite clochette pour rassembler les enfants.



113 Le dimanche soir, il réunissait aussi les grandes personnes à l'église. On récitait ensemble la prière et le chapelet, on chantait un cantique. Puis les gens écoutaient les instructions données par le catéchiste, ce qui était tout nouveau pour eux. Frère Laurent faisait là un rude travail, mais il ne craignait pas sa peine. Lorsqu'il venait à La Valla le jeudi, il était heureux de se retremper quelques heures avec la Communauté. Puis il repartait le soir en emportant ses provisions pour la semaine.



114 Dans les paroisses d'alentour, l'on commençait à entendre parler de l'école fondée à La Valla, et surtout de la Communauté des Frères qui s'y préparaient à l'enseignement. Plusieurs curés, démunis d'instituteur, songèrent alors à y faire appel. L'un des premiers fut celui de Marlhes, paroisse natale du Père Champagnat. Il s'agissait même là du bon vieux prêtre qui autrefois avait baptisé le petit Marcellin. Il n'eut donc pas de peine à obtenir satisfaction, et c'est Frère Louis qui fut envoyé.



115 Frère Louis était désigné comme directeur de l'école qu'on allait ouvrir à Marlhes. Avec lui, un autre Frère était venu. Le vicaire de la paroisse fut un peu déçu de les voir tous deux si jeunes et ne paraissant pas avoir beaucoup d'instruction. Il en fit même l'objection au curé. Mais à l'expérience on s'aperçut vite qu'on avait affaire à des maîtres fort capables, et tout alla pour le mieux. Un peu plus tard, d'autres écoles furent établies à Saint-Sauveur-en-Rue, Tarentaise et Bourg-Argental.



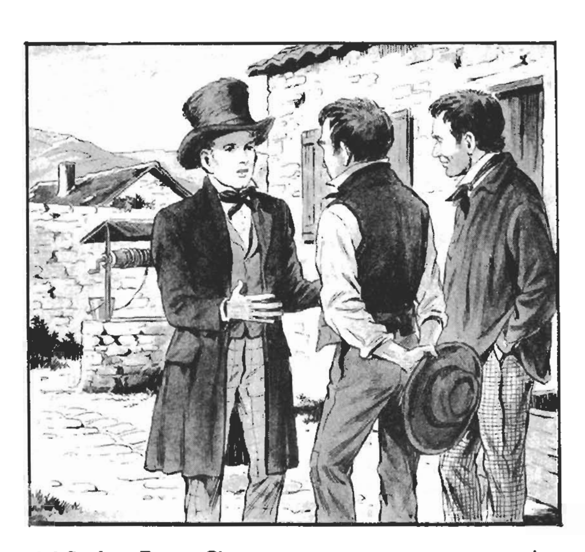
116 Toutefois, à force d'ouvrir des écoles, les Frères n'étaient plus assez nombreux. Ceux qui restaient à La Valla suffisaient à peine pour le strict nécessaire à assurer sur place, et de nouvelles demandes continuaient à venir d'ici ou là. Le Père Champagnat s'en préoccupait, navré de ne pouvoir y répondre. La seule solution était de trouver des volontaires pour grossir le nombre de ceux qui pourraient se consacrer à la belle mission d'enseigner les enfants. Souvent il suppliait la Sainte Vierge de susciter des vocations à son Institut.



117 Or, il ne tarda pas à être merveilleusement exaucé. Un soir de printemps 1822 arriva à La Valla un jeune homme qui demandait son admission. Il avait déjà fait de l'enseignement ailleurs, mais, en raison de son caractère, on l'avait congédié. De prime abord, le Père Champagnat se montra donc plutôt méfiant, ne voulant pas s'embarrasser de quelqu'un qui avait de si mauvaises références. Néanmoins, il lui offrit l'hospitalité pour la nuit, décidé à le renvoyer dès le lendemain matin.



118 Mais le jeune homme insista pour rester. Le Père Champagnat patienta quelques jours, acceptant de tenter une expérience pour voir si le candidat était capable de se plier au règlement de la Communauté. L'essai ne fut guère satisfaisant : le nouveau venu avait une drôle d'allure, qui ne cadrait pas bien avec l'ambiance de la maison. Finalement, il reçut l'ordre d'avoir à s'en aller. Cependant, avant de partir, il implora encore : « Si je vous amenais d'autres garçons de mon village, est-ce que vous m'accepteriez ? »



119 Le Père Champagnat ne savait trop qu'en penser. Mais en admettant que le jeune homme ne fût qu'un fanfaron, l'affaire risquait toute simplement de n'avoir pas de suite. « C'est bon, dit-il, on verra. Pour l'instant, je ne vous demande qu'une chose : c'est de retourner chez vous. » Pourtant, la proposition était bel et bien sérieuse de la part de ce garçon. A peine rentré dans son village, il se mit à faire la tournée de ses camarades pour les décider à se joindre à lui. Une semaine plus tard, huit d'entre eux se déclaraient prêts à tenter l'aventure.



120 Lorsqu'ils arrivèrent à La Valla, le Père Champagnat était en train de bêcher au jardin. Grand fut son étonnement, comme on peut le penser. Une telle invasion posait pour lui un problème : la démarche de ces jeunes gens n'était-elle pas le fait d'un enthousiasme passager qui serait peut-être sans lendemain ? Il voulut donc les mettre à l'épreuve. Avant de les accepter pour de bon, il leur proposa de faire un stage comme bergers dans des fermes environnantes. S'ils se conduisaient convenablement, ils seraient reçus ensuite comme novices.



121 Il y avait bien là de quoi décourager ceux qui, par hasard, se seraient décidés à la légère. Or, l'expérience prouva le contraire. Malgré le rude genre de vie qu'ils eurent à subir pendant plusieurs semaines, aucun d'entre eux n'abandonna la partie. A la Toussaint suivante, le Père Champagnat tint sa promesse, et la Communauté des Frères s'agrandit d'autant de nouveaux membres. Peu après, celui qui avait amené les autres se retira, donnant une preuve de plus de son inconstance.



122 Le Père Champagnat considérait la dévotion à la Sainte Vierge non seulement comme un gage de salut, mais comme une marque de vocation. Un jour qu'il questionnait un jeune homme se présentant comme postulant : « Arrivez-vous avec une bourse bien garnie ? lui demanda le Père. — Je n'ai que vingt sous, répondit celui-ci en pleurant. — Aimez-vous au moins la Sainte Vierge ? — Oh ! oui, et c'est pour cela que je viens ici, car votre maison porte son nom. — Cela me suffit, reprit le Père, vous êtes admis. »



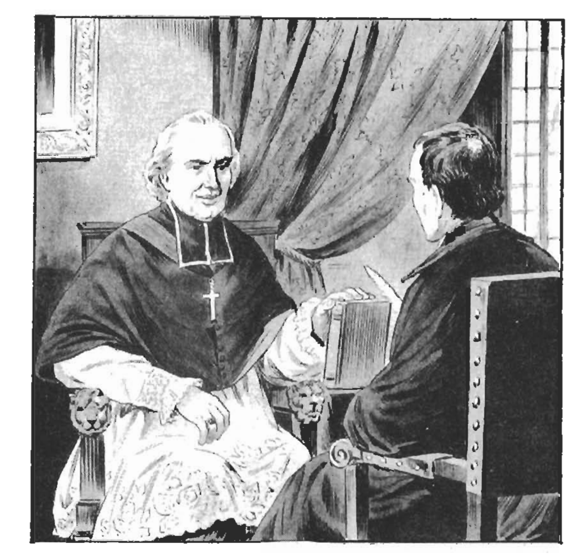
123 En février 1823, un Frère étant tombé malade à Bourg-Argental, le bon Père voulut aller le voir, le consoler et se rendre compte de la gravité de la maladie qu'on disait dangereuse. Le temps était mauvais et la neige tombait avec abondance. N'écoutant que son courage, le Père, accompagné d'un Frère, partit à pied à travers la montagne. Il trouva le malade bien souffrant mais, du moins, en voie de guérison. Il fallait repartir. Pour rentrer plus tôt, le Père décida de traverser de nouveau les sentiers du mont Pilat. La neige continuait de tomber en rafales.



124 Après quelques heures de marche, lui et son compagnon s'égarèrent dans les bois. On ne distinguait plus de chemin et la nuit était venue. Bientôt, le froid et la fatigue engourdissant le Frère, il tomba épuisé dans la neige. Que faire ? Ils allaient mourir là tous deux dans cette tempête. Le Père secoua son compagnon évanoui et ils récitèrent le plus fervent des « Souvenez-vous ». Essayant de se remettre en marche, ils avaient à peine fait quelques pas qu'ils aperçurent une lumière venant d'une ferme toute proche. Ils y furent accueillis. C'était le salut.



125 Cependant, depuis l'arrivée du nouveau contingent, la maison était devenue trop étroite. La question du coucher surtout présentait des difficultés. Il y avait bien la grange, mais cela ne pouvait durer. On installa quelques lits au grenier : là encore, ce n'était pas suffisant. Il fallut donc songer à agrandir le logis. Il ne pouvait être question de faire appel à des gens de métier, car l'on était trop pauvre. Ce furent les Frères eux-mêmes qui se mirent au travail, quitte à se lever chaque matin à quatre heures pour que la construction avançât plus vite.



126 Le Père Champagnat se souciait fort peu des réflexions malveillantes que l'on pouvait faire à son sujet. Il savait bien que, seuls, ceux qui ne font rien sont à l'abri de la critique. Pourtant, à cette époque-là, le succès de son œuvre lui attira des contradictions assez sérieuses de la part de certains Supérieurs mal renseignés, résolus à lui mettre des bâtons dans les roues. Heureusement, malgré les cabales, le nouvel administrateur du diocèse de Lyon, Monseigneur Gaston de Pins, lui donna l'assurance qu'il pourrait compter sur sa protection.



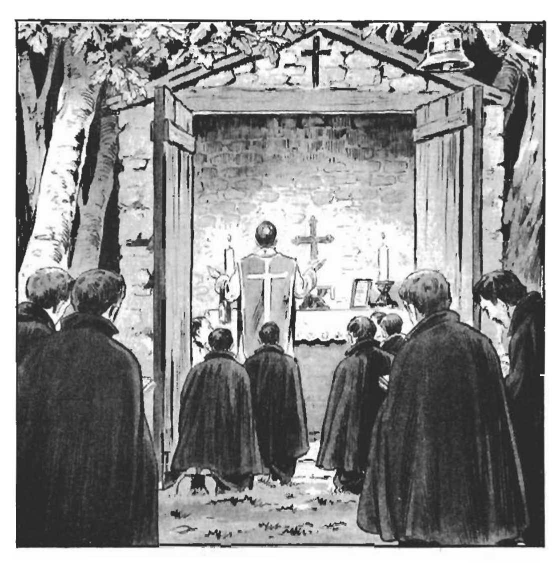
127 Le prélat alla même jusqu'à lui dire : « Puisque votre maison est trop petite, il faut en bâtir une autre. Je vous promets quelque secours pour cela. » Le Père Champagnat le prit au mot et, désormais, il envisagea de construire un bâtiment beaucoup plus vaste, qui deviendrait le noviciat des Frères. Entre La Valla et Saint-Chamond, un recoin pittoresque de la vallée du Gier lui semblait être l'endroit idéal. Ce lieu est devenu Notre-Dame de l'Hermitage. Pour une maison de prière et d'étude, cela devait convenir parfaitement.



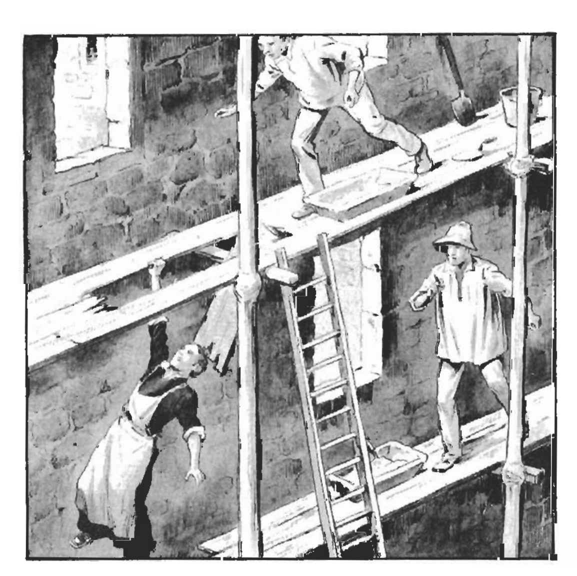
128 C'est environ à cette époque qu'intervint la transformation du costume des Frères. La lévite fut remplacée par une soutane qui se boutonnait jusqu'en bas. On adopta aussi le rabat blanc tel qu'il existe aujourd'hui. Pour sortir dehors, le manteau restait le même, mais le chapeau prit la forme triangulaire. Ainsi ils se distinguaient complètement des gens de leur entourage. Toutefois, parce qu'ils avaient porté jusqu'alors une lévite bleue, on continua dans le pays à les appeler parfois « les Frères Bleus ».



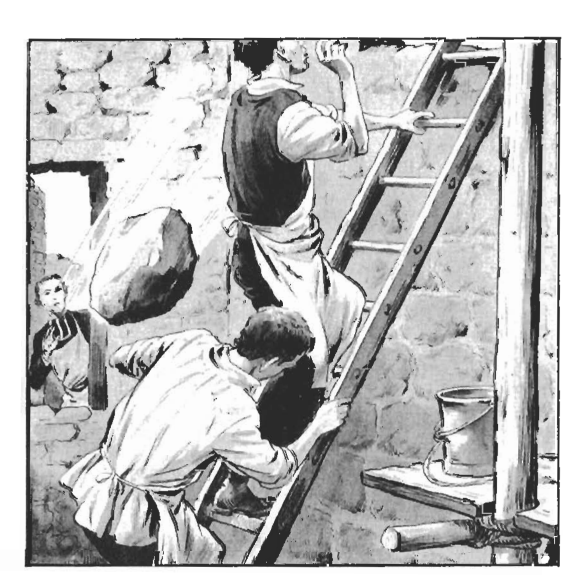
129 Pour la nouvelle construction qu'il envisageait, le Père Champagnat n'avait pas un sou d'avance, mais cela n'était pas de nature à arrêter l'audacieux fondateur : il emprunta. Certains estimèrent qu'il s'agissait là d'une folie, et une fois de plus les langues « marchèrent », ne ménageant pas leurs critiques. En attendant, le terrain était acheté et les murs commençaient à surgir. Les Frères firent de nouveau les maçons, sous la direction de leur architecte improvisé, avec le ferme espoir qu'on arriverait au bout, malgré la difficulté de l'entreprise.



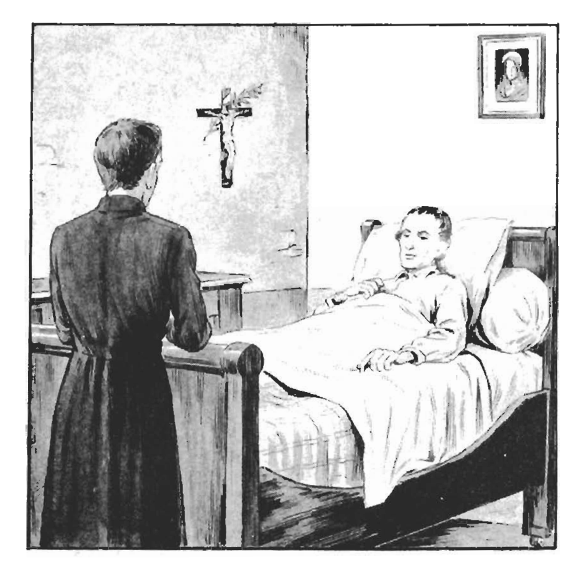
130 Durant la période des travaux, l'équipe des constructeurs avait trouvé un logis dans une bicoque d'alentour. Quant au Père Champagnat, il s'était tout simplement installé un lit en plein air, sous un balcon. Chaque matin, c'est lui qui donnait le signal du réveil à quatre heures, puis toute la Communauté se réunissait pour la messe. Comme chapelle, il n'y avait encore qu'un arrangement provisoire au milieu du bois voisin, dans un minuscule édifice qui contenait seulement une partie des assistants, les autres étant obligés de rester dehors.



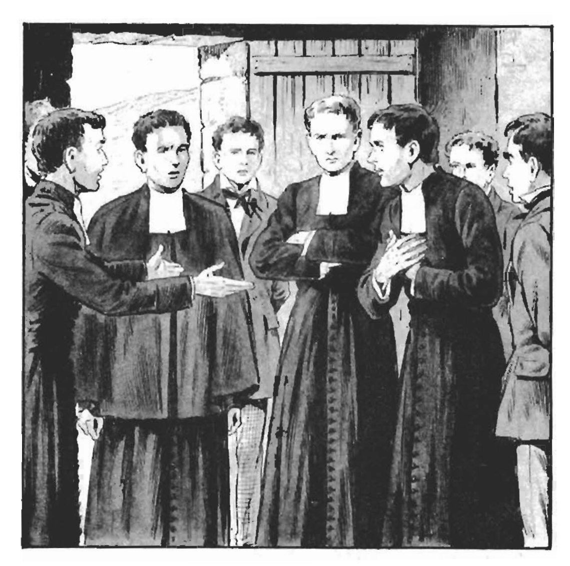
131 Ensuite commençait le travail de la journée, et le Père Champagnat mettait lui-même la main à l'ouvrage. Une chose à remarquer, c'est que, pendant tout le temps de la construction, aucun accident ne se produisit. Pourtant, à plusieurs reprises, cela aurait pu arriver. Un jour, la planche pourrie d'un échafaudage élevé céda sous le poids d'un Frère. Celui-ci resta suspendu par une main au-dessus du vide. Aussitôt il fit à la Sainte Vierge une prière fervente et il eut la force de tenir, jusqu'à ce qu'on vînt lui porter secours.



132 Une autre fois, un Frère, grimpé sur une échelle avec une énorme pierre sur les épaules, se sentit faiblir et lâcha son fardeau. Un de ses compagnons le suivait, qui aurait pu recevoir la pierre en plein sur la tête. Heureusement, sans se douter de rien, il fit à cet instant un léger mouvement sur le côté, et la lourde masse l'effleura seulement, sans lui causer grand mal. Du haut d'un échafaudage, le Père Champagnat avait eu comme réflexe instinctif de lui donner l'absolution, mais le danger était déjà écarté.



133 Pendant l'hiver qui suivit, on s'occupa aux aménagements intérieurs de la nouvelle maison, et l'installation définitive put avoir lieu au cours de l'été 1825. Entre-temps, le Père Champagnat avait été déchargé de ses fonctions de vicaire à La Valla, pour pouvoir désormais se consacrer totalement à son œuvre. Mais hélas ! une dure épreuve l'attendait, conséquence peut-être de son surmenage : il tomba soudain gravement malade, et un certain découragement s'introduisit dans la Communauté.



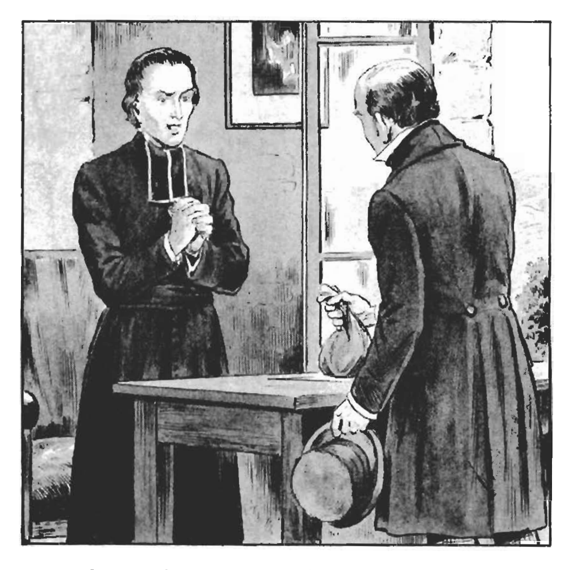
134 Il n'y avait plus la ferveur et la discipline d'autrefois. Le défaitisme régnait parmi les novices et les Frères. Plusieurs parlaient de se retirer. La cause principale du malaise était due à un ecclésiastique intrigant qui, profitant de la maladie du Père, voulait le remplacer à la tête de la Communauté. Mais dès le retour du bon Père qui faisait sa convalescence chez un curé voisin, tout rentra dans l'ordre. L'intrigant quitta les lieux. L'enthousiasme revint et l'on retrouva la ferveur des premiers temps.



135 A quelque temps de là, le Frère Jean-Marie, qui était le plus ancien de l'équipe et à qui le Père Champagnat avait fait confiance en le nommant directeur de la Communauté primitive, fut congédié. Il en coûta certes au Père Champagnat de prendre une telle mesure, mais il dut en venir là, car le Frère Jean-Marie manquait de docilité et rêvait d'une perfection incompatible avec ses fonctions d'éducateur. Frère Louis eut à son tour quelques doutes sur sa propre vocation ; néanmoins, le Père Champagnat eut tôt fait de lui rendre l'équilibre en le réconfortant de ses sages conseils.



136 Toutes ces difficultés prouvaient que le nouvel Institut avait besoin d'être plus solidement étayé pour surmonter sa crise de croissance. C'est alors que le Père Champagnat songea à raffermir ses Frères en établissant pour eux des vœux de religion autorisés par Monseigneur de Pins. Chaque Frère devait faire cette promesse à genoux, en la signant de sa main devant la Communauté réunie à la chapelle. La première cérémonie de ce genre eut lieu au cours de l'année 1826.



137 Les écoles prises en charge par l'Institut commençaient à foisonner dans toute la région. Une dizaine de fondations avaient eu lieu à cette époque. On peut citer parmi elles : Valbenoîte, à Saint-Etienne, Charlieu et Neuville-sur-Saône, qui sont encore à l'heure actuelle des institutions florissantes. Pour celle de Neuville-sur-Saône, le Père Champagnat avait trouvé un bienfaiteur insigne, Monsieur Tripier, qui s'était chargé généreusement de tous les frais d'installation, et l'école prit un rapide développement.



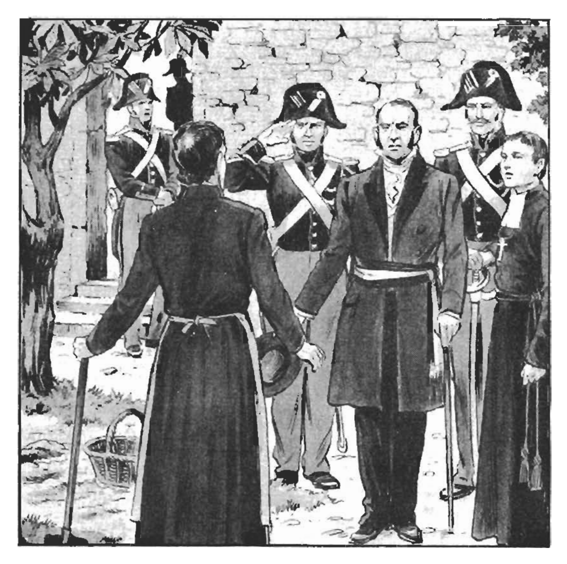
138 Dans l'intervalle, le costume des Frères s'était encore complété : le jour où ils prononçaient leurs vœux, ils recevaient le cordon en laine qu'ils portaient autour des reins, et plus tard une croix de cuivre incrustée d'ébène qui ornait leur poitrine. La soutane subit également une légère transformation : à la place des boutons, la partie supérieure fut munie d'agrafes, ce qui était plus pratique, et le reste était cousu jusqu'en bas à partir de la ceinture. Cette tenue ne subit plus de variation par la suite, et les Frères Maristes l'ont encore aujourd'hui.



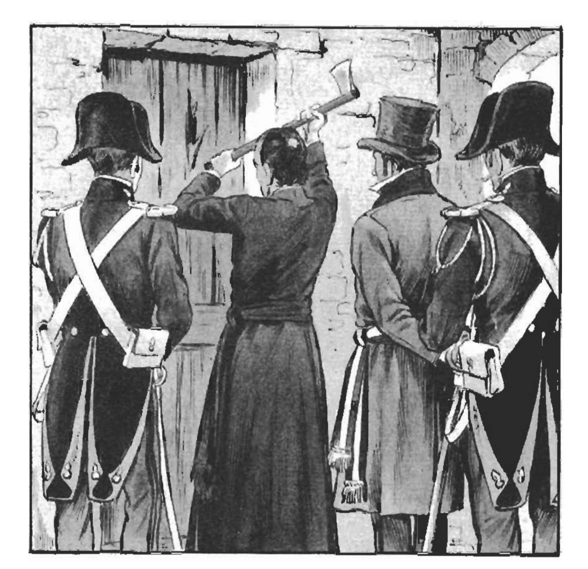
139 L'année 1829 fut marquée par de nouvelles fondations d'écoles, à Millery et à Feurs. Etant donné ce progrès toujours croissant, le Père Champagnat songea alors à solliciter du Gouvernement français la reconnaissance officielle de son Institut. Il rédigea donc sa lettre de demande, avec l'intention de la faire présenter par l'archevêque de Lyon, Monseigneur de Pins, qui avait une grande influence auprès du ministère de l'Instruction Publique. La démarche semblait devoir aboutir facilement.



140 Mais à ce moment-là éclata la révolution de 1830, qui arrêta tout. Une fois de plus le pays connut le désordre, l'émeute, et, par contre-coup, l'hostilité envers la religion. Une fois de plus les mauvaises langues racontèrent que les prêtres cachaient des armes dans leurs établissements. Au sujet de l'Hermitage, le bruit courait même qu'un certain marquis, conspirateur ennemi du régime, y avait trouvé refuge, avec la complicité des Frères. Un jour, le procureur du roi se présenta donc pour perquisitionner.



141 Il était accompagné d'une brigade de gendarmes. Le brave portier qui les reçut en fut un peu ahuri, et il introduisit le procureur auprès du Père Champagnat, lequel se trouvait occupé à travailler au jardin. Celui-ci ne se démonta pas. « Sans doute, dit-il, vous a-t-on affirmé que nous avions ici des souterrains ? Je vais vous les faire visiter, ainsi que le reste de la maison. Ainsi vous pourrez vous rendre compte s'il est exact que nous cachons un marquis et des armes. » La perquisition commença.



142 Placidement, le Père Champagnat servit de guide à la petite troupe. En fait de souterrains, il n'y avait guère que le lavoir et un caveau où se trouvait une fontaine. Les hommes comprirent vite que la dénonciation était fausse, et ils renonçaient déjà à continuer leur visite. Mais le prêtre insista pour achever de les convaincre et il les promena de fond en comble à travers la maison. Etant arrivé avec eux devant une chambre fermée dont on ne trouvait pas la clef, le Père Champagnat n'hésita pas à enfoncer la porte à coups de hache.



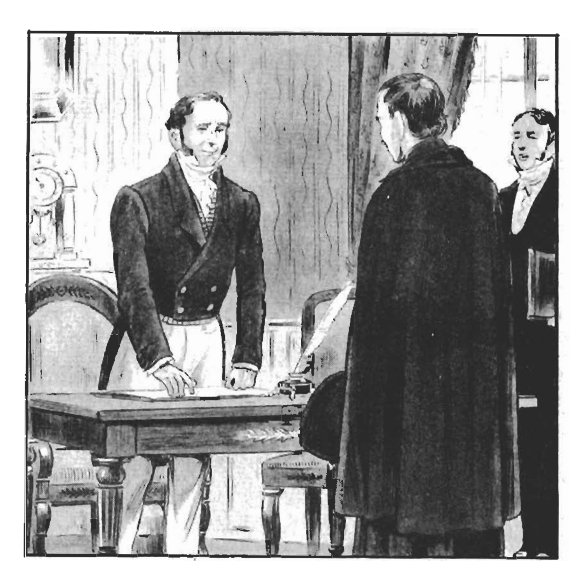
143 La révolution de 1830 avait effrayé tout le monde dans la région de l'Hermitage. Plusieurs Frères parlaient déjà de rentrer dans leur famille. Le Père Champagnat, ayant réuni la Communauté, lui annonça qu'il y avait une précaution à prendre contre tout danger possible. « A partir de demain, dit-il, nous chanterons un Salve Regina avant notre prière du matin. La Sainte Vierge qui est plus puissante que tous nos ennemis saura bien nous défendre. » C'est ce qui eut lieu, et la coutume dure encore dans l'Institut, que sa céleste Patronne a toujours protégé.



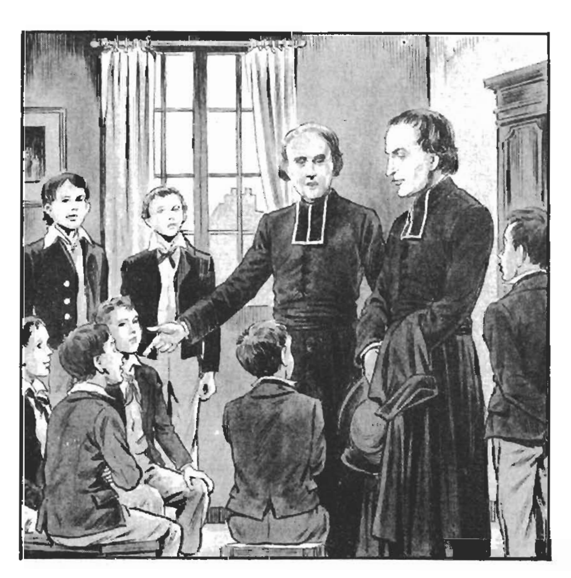
144 Vers cette même époque, le Père Claude Colin avait été élu Supérieur général de la « Société de Marie ». L'on se souvient sans doute que, dès le séminaire, le jeune Abbé Champagnat avait donné son adhésion au projet de fonder cette Congrégation de prêtres. Il aurait même trouvé normal que son Institut de Frères pût en dépendre, mais le Saint Siège jugea préférable que les Prêtres Maristes et les Frères Maristes eussent leur situation séparée. Le Père Champagnat resta donc Supérieur des « Petits Frères de Marie », tout en continuant à être lui-même Prêtre Mariste.



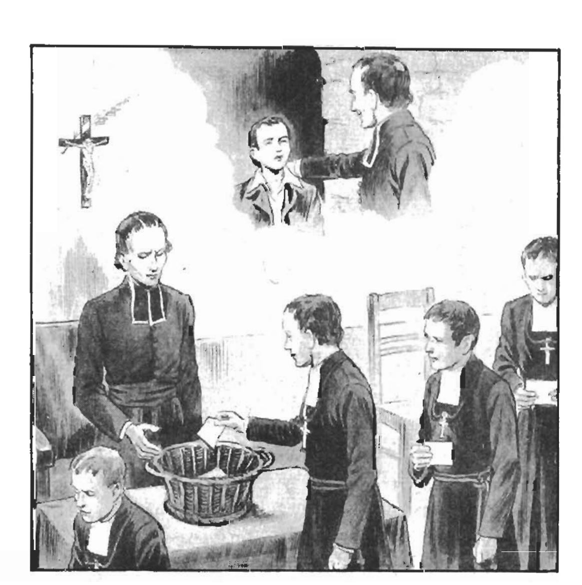
145 Les prêtres de la « Société de Marie » avaient reçu la charge de s'occuper des missions de l'Océanie centrale. A une certaine époque, le Père Champagnat aurait bien désiré partir là-bas, lui aussi, et il en avait parlé au Père Colin. Mais celui-ci lui fit remarquer, à juste titre, que sa présence en France au service des Frères était beaucoup plus utile. D'ailleurs, sa santé commençait à donner des signes de décroissance, résultat du surmenage incessant qu'il s'imposait, sans jamais prendre de repos.



146 En 1836, il résolut de reprendre les démarches pour faire agréer officiellement son Institut par le Gouvernement français. Il s'en fut à Paris, au mois d'août, comptant sur l'appui d'un député lyonnais qui était alors ministre de l'Instruction Publique. Malheureusement, lorsqu'il parvint à la capitale, il y avait eu dans l'intervalle un changement de ministère, et son voyage fut inutile. Il le renouvela en 1838, obtint quelques promesses, mais la malveillance de ceux dont l'affaire dépendait finit par lui faire perdre tout espoir.



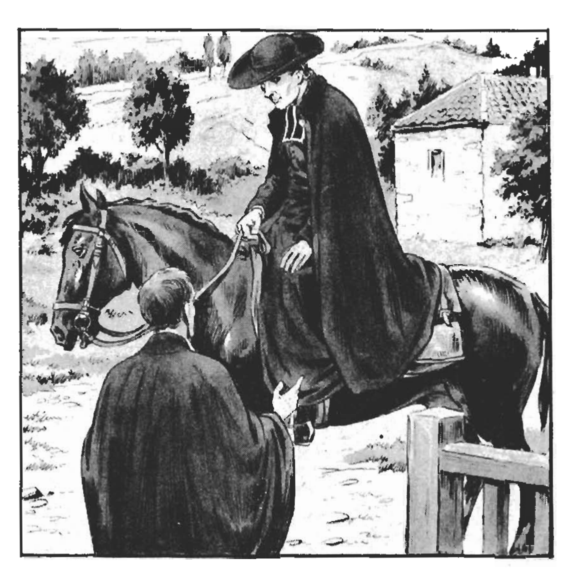
147 Lors de son séjour à Paris, il fut hébergé au séminaire des Missions Etrangères, où son passage laissa un souvenir de profonde édification. Lorsqu'il avait un moment libre, il se rendait dans un établissement voisin qui était consacré aux enfants sourds-muets. Il s'intéressait à la méthode employée pour instruire ces jeunes infirmes, songeant qu'un jour peut-être les Frères de son Institut auraient à remplir cette tâche dans l'une ou l'autre de leurs écoles. Il visita aussi quelques sanctuaires de la ville, où le portait sa dévotion.



148 Après son dernier retour de Paris, sa santé était devenue de plus en plus précaire. Sur le conseil du Père Colin, il commença donc à se préoccuper de prévoir celui qui le remplacerait à la tête de l'Institut, en le faisant élire parmi les Frères. Le scrutin eut lieu le 12 octobre 1839. C'est Frère François qui fut désigné : Frère François était le petit Gabriel Rivat de jadis, l'un des membres de l'humble Communauté primitive de La Valla, celui à qui l'Abbé Champagnat avait fait faire sa première communion.



149 Durant tout l'hiver qui suivit, la santé du bon Père continua à s'altérer. Il avait dû se mettre au régime et ne mangeait presque plus rien, sinon un peu de bouillon ou du lait. Cela ne l'empêchait pas de continuer à suivre le règlement de la maison, se levant à quatre heures, assistant aux repas, aux récréations, aux exercices de piété, et même au travail. Sa joie était de se trouver au milieu de ses Frères : ceux-ci l'entouraient d'affectueuse vénération, heureux de sentir sa présence et de recueillir ses paroles.



150 Le mercredi des Cendres, il commença à souffrir violemment des reins, en même temps que ses jambes enflaient de plus en plus. Le mois de saint Joseph fut pour lui l'occasion d'implorer ardemment le patron de la bonne mort, car désormais il sentait la sienne approcher. Puis vint le Jeudi-Saint : ce jour-là, il voulut absolument aller dire la messe au pensionnat de la Grange-Payre, proche de l'Hermitage. Ce fut l'une de ses dernières sorties, et il la fit à cheval. Enfin arriva le mois de la Sainte Vierge : il devait encore le passer entièrement.



151 Pourtant, le 11 mai, se sentant de plus en plus faible, il demanda à recevoir le viatique. Revêtu d'un surplis et d'une étole, il avait pris place dans un fauteuil, à la salle de Communauté où tous les Frères l'entouraient. Après avoir communié, il resta un instant recueilli, puis il fit un effort pour prendre la parole, conjurant ses fils d'être toujours bien unis et d'obéir à leur Règle. Enfin il leur demanda pardon des mauvais exemples qu'il avait pu leur donner. Les Frères ne purent s'empêcher d'éclater en sanglots.



152 Le 18 mai, le Père Champagnat voulut dicter son testament spirituel, en présence de Frère François. Puis il en fit faire la lecture à haute voix devant la Communauté entière regroupée auprès de son lit. Ensuite, il ajouta quelques mots pour commenter le texte et préciser encore davantage les derniers conseils qu'il léguait. Les jours suivants, son état ne cessa d'empirer. Ce fut dans la matinée du 6 juin 1840 qu'il rendit son âme à Dieu, au moment où les Frères, réunis à la chapelle, chantaient le Salve Regina.



153 Le Père Champagnat était mort relativement jeune : à cinquante et un ans. C'est qu'il n'avait jamais voulu ménager ses forces au service de l'œuvre dont il était le fondateur, et sa vie se trouva bien remplie. Il fut enterré le 8 juin dans le cimetière de l'Hermitage : de toutes les paroisses voisines, une grande foule était venue pour rendre un suprême hommage de vénération à celui que l'on considérait comme un véritable homme de Dieu. Et dès lors sa tombe attira les gens qui voulaient obtenir des grâces par son intercession.



154 C'est ainsi qu'en 1844, une femme du voisinage, Louise Malaure, souffrait depuis deux ans des suites d'une opération mal réussie. Ayant renoncé à recourir aux médecins, elle eut l'idée de demander sa guérison au Père Champagnat. Elle l'avait déjà prié avec ferveur. Mais, pensant que sa supplique serait plus facilement accueillie si elle venait la faire sur le tombeau même du serviteur de Dieu, elle franchit en cachette la clôture du cimetière. Quand elle revint chez elle, son mal avait définitivement disparu.



155 En septembre 1893, une petit fille, Marie Lyonnet, âgée de six ans, fut victime d'un accident aux environs de l'Hermitage : un lourd tombereau lui était passé sur le corps. Près de là se trouvait une maison de religieuses où l'on vint déposer l'enfant, pour lui prodiguer les premiers secours. Mais le médecin qu'on appela se déclara incapable de tenter la moindre intervention, considérant la fillette comme perdue. Alors le Père Champagnat fut invoqué, et quelques jours après, la jeune blessée reprenait ses ébats.



156 Durant l'été de 1947, Mme Vittorino Scarella de San-Remo, en Italie, souffrait d'un cancer. Tous les espoirs de guérison semblaient évanouis. C'est alors qu'un membre de sa parenté, Frère Mariste à Viterbe, lui envoya une image-relique du Père Champagnat, lui écrivant que la Communauté ferait une neuvaine à son intention. En même temps que sa famille, la malade s'unit aux prières qui commençaient le 15 août. Aussitôt un mieux sensible fut noté et, deux mois plus tard, elle écrivait : « L'amélioration s'est continuée et maintenant je puis sortir dehors toute la journée. Merci au Père Champagnat. »



157 L'on pourrait citer d'autres cas où l'intercession du bon Père ne fut pas invoquée en vain. C'est pourquoi, en 1889, sa cause de béatification fut introduite par l'Eglise, et l'on put commencer à l'appeler « Vénérable ». Mais le plus grand prodige accompli après sa mort fut, sans contredit, le développement extraordinaire de son Institut. Dès 1860, les Frères Maristes fondèrent des écoles en Angleterre et en Belgique. Vers la fin du siècle, ils étaient également établis en Espagne, en Italie, en Afrique du Sud, au Canada, aux Etats-Unis, en Colombie, en Chine et en Océanie.



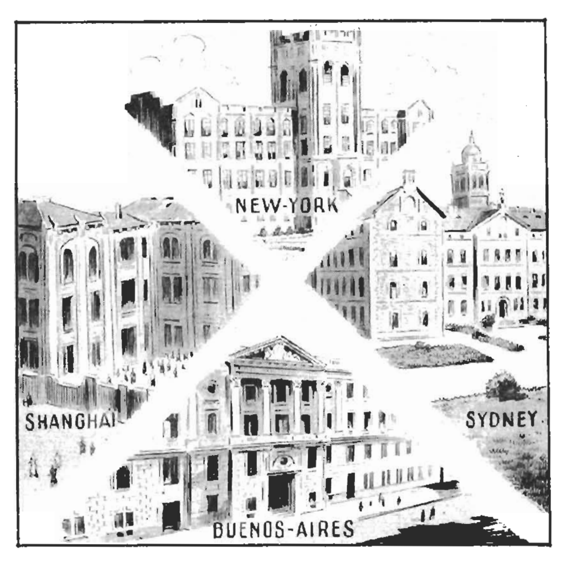
158 Depuis 1856, la maison-mère de l'Institut était établie à Saint-Genis-Laval, près de Lyon. Lorsqu'en 1903 survint en France la loi hostile aux Congrégations religieuses, les Frères Maristes durent transporter leur centre en Italie, à Grugliasco, dans les environs de Turin. Beaucoup d'écoles françaises furent alors fermées. Mais ce fut par ailleurs l'époque de la plus belle expansion des Frères Maristes à travers le monde : au Mexique, à Cuba, au Brésil, en Argentine, au Chili, au Pérou, au Congo, en Australie, en Nouvelle-Zélande, à Ceylan, au Liban et en dix autres pays.



159 A l'heure actuelle, l'Institut des Petits Frères de Marie compte 12.600 membres (dont 4.600 sujets en formation), répartis en 52 pays, dans les cinq parties du globe : au total 620 établissements qui groupent 220.000 élèves. De l'Irlande à la Grèce, de la Syrie au Japon, de Madagascar à Sumatra, de Mozambique à l'Uruguay, de la Rhodésie et du Nyassa à Samoa et Fidji, les fils du Père Champagnat sont au service des enfants, préparant ainsi, dans leurs écoles et leurs collèges,de solides générations de chrétiens.



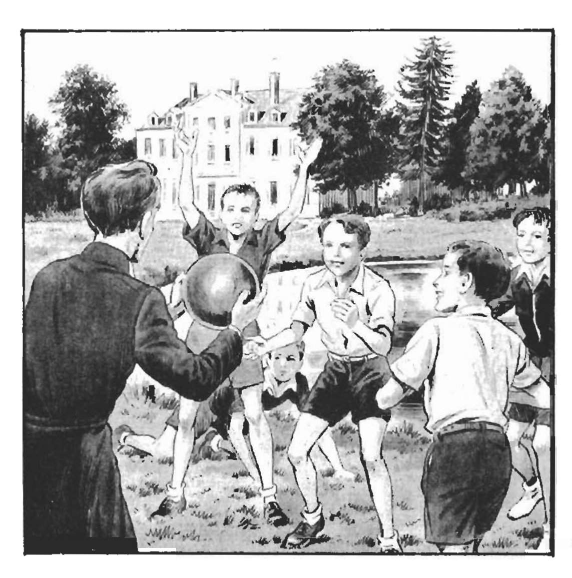
160 L'Institut peut aussi se glorifier d'avoir eu sa légion de martyrs. A leur arrivée en Océanie, plusieurs Frères furent massacrés par les sauvages. En Chine, les débuts de la mission coûtèrent également la vie à neuf d'entre eux. Mais c'est surtout en Espagne que la persécution religieuse, de 1936 à 1939, fit le plus grand nombre de victimes : on en compta 172. Ailleurs, par exemple au Mexique, les Frères durent pendant quelque temps se dissimuler pour pouvoir continuer à faire la classe.



161 Mais de tout temps, dans l'Eglise, les épreuves n'ont fait qu'accroître le développement des initiatives qui étaient bénies de Dieu. De son vivant, le Père Champagnat avait connu, lui aussi, les contradictions et les difficultés. Maintenant, du haut du ciel, il peut contempler le résultat de son œuvre. Lui qui avait fait le maçon en construisant les humbles bâtiments primitifs, ne doit-il pas se réjouir de voir les vastes collèges élevés ensuite par ses fils pour y instruire et éduquer des milliers d'enfants ?



162 Il doit surtout remercier Dieu en constatant que désormais, dans l'Institut des Petits Frères de Marie, sont groupés des religieux de races les plus diverses : il y a des Frères africains au teint d'ébène, des Frères asiatiques aux yeux bridés. Certains portent le casque colonial et la soutane blanche, d'autres le bonnet et le manteau de fourrure, suivant le climat auquel ils ont à faire face. Mais tous continuent à former une seule famille bien unie, vivant le même idéal et poursuivant la même tâche.



163 Depuis 1939, la maison-mère a quitté Grugliasco pour réintégrer Saint-Genis-Laval, en France, mais l'Institut est réparti en provinces, selon les divers pays. Partout il y a maintenant des maisons appelées « Juvénats » où des jeunes garçons, de l'âge où l'on est encore en culotte courte, viennent se préparer, comme jadis le petit Gabriel Rivat, au bel avenir d'éducateur chrétien. Dans quelques années, ils prendront la soutane et porteront le rabat blanc. Mais déjà, de là-haut, le Père Champagnat se penche sur eux pour les encourager et les bénir.



164 Telle est la belle histoire qu'un certain soir d'été, au retour d'une randonnée dans les bois, Frère Gérard a racontée à Jean-Claude et à ses camarades, jeunes écoliers d'aujourd'hui. Et Jean-Claude, après avoir réfléchi quelques secondes, s'est écrié : « Frère Gérard, je comprends pourquoi vous êtes heureux de faire la classe aux enfants. Moi aussi, plus tard, si Dieu m'appelle, je voudrais bien comme vous... » Nombreux soient les garçons qui puissent ressentir, dans le fond de leur cœur, le même désir que Jean-Claude !

Table des matières





DANS les pays de langue française, les personnes qui désirent se renseigner davantage, ou les jeunes gens qui voudraient consacrer leur vie à l'éducation de la jeunesse dans l'Institut du Père Champagnat, peuvent s'adresser à l'une ou l'autre des maisons indiquées ci-après :

FRANCE

MAISON MÈRE

Frères Maristes, Saint-Genis-Laval (Rhône)

MAISONS PROVINCIALES

Beaucamps, par Fournes (Nord).
Notre-Dame de l'Hermitage, par Izieux (Loire).
Saint-Genis-Laval (Rhône).
Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).
Notre-Dame de Lacabane, par Cublac (Corrèze).
Varennes-sur-Allier (Allier).

DÉLÉGUÉ DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL A PARIS

7, avenue Jean-Jaurès, Clamart (Seine).

BELGIQUE

Mont-Saint-Guibert (Brabant).

CANADA

Iberville, P. Q.
Lévis, P. Q.